

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES

PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

(NOUVELLE SERIE)

TRENTE-SIXIEME NUMERO

OCTOBRE 1888

MONTREAL :

CLE. D'IMP. GEBHARDT-BERTHIAUME, 30 RUE ST-GABRIEL,

1888

Permis d'imprimer :

† EDOUARD CHS., Archevêque de Montréal.

AUX LECTEURS DES " ANNALES "

Nous donnons à la fin de ce numéro une table générale et une table alphabétique des matières contenues dans la nouvelle série des " Annales de la Propagation de la Foi " de la Province de Québec, depuis 1877 jusqu'à 1888, inclusivement. Nous sommes convaincu que les nombreux associés de l'Œuvre de la Propagation de la Foi sauront gré à Monseigneur H. Têtu, Camérier Secret de Sa Sainteté, d'avoir bien voulu s'imposer ce rude travail pour rendre nos Annales de plus en plus intéressantes et utiles.

VICARIAT DE L'AFRIQUE CENTRALE

(Annales de la Propagation de la Foi de Lyon.)

LETTRE DE DOM DANIEL SORUR DHARIM DEN,

PRÊTRE NÈGRE DE L'AFRIQUE CENTRALE.

(suite et fin.) (1)

CHEZ LES MISSIONNAIRES.

La mission catholique, dirigée par Sa Grandeur Mgr Comboni, alors simplement provicaire apostolique, était établie depuis 1872 dans la ville d'El-Obeïd. Je passais presque chaque jour devant la maison de la Mission en compagnie d'autres esclaves qui m'affirmaient que les moines blancs, c'est-à-dire les missionnaires, recueillaient les enfants et les engraisaient pour s'en servir ensuite dans leurs repas.

(1) Voir No. 35 des annales de la Propagation de la Foi, juin 1888.

Les souffrances que j'avais dû endurer dès le premier jour de ma captivité, ma liberté perdue, mon bonheur d'autrefois, étaient toujours présents à ma pensée, et souvent je formais le projet de me délivrer de mes maux en me réfugiant chez des missionnaires. Mais j'étais retenu toujours par les récits de mes compagnons d'infortune.

.

Cependant l'expédition contre nos tribus, dont je parlais tout à l'heure, avait réussi au delà des espérances des Arabes, et un très grand nombre de mes compatriotes avaient été réduits en esclavage.

Déjà nous avons reçu la nouvelle de l'arrivée de la caravane ; ma maîtresse voulut donner un banquet en l'honneur de son mari. Avant de partir, Abd-Ullahi m'avait confié les clefs du trésor sous la condition de les remettre à ma maîtresse toutes les fois qu'elle désirerait les avoir. Ce soir-là, une esclave envoyée de sa part les demanda ; j'exécutai l'ordre reçu. A la tombée de la nuit on me les réclama de nouveau afin de préparer la chambre à coucher du maître ; je répondis que la servante les avait prises et qu'elle ne me les avait pas rendues. On les chercha, mais en vain. Nous fûmes accusés tous deux et le châtiment ne devait pas se faire attendre.

Dans la crainte de me voir condamné à un supplice injuste, je profitai du tumulte qui régnait partout, je franchis le mur d'enceinte et je m'enfuis. En ce moment-là, la pensée du sort des enfants qui se réfugient chez les missionnaires me frappa, et, vaincu par la crainte d'une mort affreuse, je dirigeai mes pas hors de la ville.

Après une demi-heure de course, exténué de fatigue et de faim, craignant surtout d'être surpris d'un instant à l'autre, je me jette sur le sable au pied d'un arbre pour reprendre haleine. Le moment choisi par la divine Providence était arrivé ; un combat s'engagea en moi-même. Il me semblait entendre la voix de deux personnes ; l'une me disait : " Va dans la forêt ; tu te sauveras peut-être ou du moins tu seras dévoré par les bêtes fauves et alors finiront tes malheurs."

L'autre, plus persuasive, reprenait : " Dirige tes pas vers la Mission et ne crains rien."

Ma situation était horrible. Je me voyais pour ainsi dire obligé de choisir entre deux morts : être broyé par les dents des animaux féroces, ou par celles des missionnaires. Une demi-heure à peu près s'était écoulée dans ce douloureux combat, lorsque j'acceptai la dernière partie du dilemme : alors toute crainte disparut et une confiance sans bornes inonda mon cœur. Ma résolution bien arrêtée, je repris le chemin de la ville et, à marche forcée, je me dirigeai vers la Mission. C'était le 10 août 1873.

MGR COMBONI.

Je frappe à la porte, et je demande à parler au supérieur, Mgr Comboni. Il m'adressa plusieurs questions sur mon maître, sur sa maison, sur celui qui m'envoyait chez lui. Ma réponse aux deux premières questions manqua de franchise, car, dans la crainte d'être mon propre bourreau, je mentis ; à la troisième, je dis : " C'est Dieu qui m'envoie chez toi."

En entendant ces mots, Monseigneur se mit à sourire ; il échangea quelques mots avec le Père qui se tenait auprès de lui et donna ordre de me faire coucher avec les enfants.

Mon maître, ayant connu l'endroit où je m'étais caché, vint prier Mgr Comboni de me renvoyer. Monseigneur lui répondit naturellement qu'il ne le pouvait pas, d'autant plus que le sultan avait accordé aux missionnaires le droit de garder chez eux ceux qui imploraient leur protection, sauf le cas où l'esclave serait en faute. Mon maître le conjura au nom de tous les *santons* (musulmans), mais ce fut en vain. Espérant gagner l'amitié de Monseigneur par des cadeaux, il lui offrit deux vaches et deux veaux. Alors Mgr Comboni lui répondit :

—Je ne vends et je ne puis vendre des hommes ; si l'enfant désire retourner chez toi, il est libre ; mais, tant qu'il voudra rester ici, tu ne l'auras pas ;... tu peux emmener tes animaux.

Battu de ce côté, Abd-Ullahi ne se découragea point. Le jour suivant, vers 4 heures de l'après-midi, il envoya ma mère avec mission de me persuader de revenir chez lui. En

effet, elle fit appel à tout ce qu'un cœur maternel peut suggérer ; je répondis toujours :

—Mère, je ne veux pas, je ne puis pas ; si tu veux rester auprès de ton enfant, sois la bienvenue ; mais retourner en esclavage, jamais !

Irritée, elle jura qu'à partir de ce moment elle ne me verrait plus et elle me quitta sans me dire un dernier adieu.

J'allais céder, mais une force supérieure me retint, et tout triste, les yeux mouillés de larmes, je me rendis en classe. Pauvre mère ! Ah ! si tu savais aujourd'hui le bonheur de ton enfant, toi qui l'as soigné dans son jeune âge avec tant d'amour et de sacrifices, tu ne refuserais pas de partager son sort ! Mon Dieu, rendez-moi ma mère et mes sœurs ! Sainte Monique, vous qui avez tant prié et tant pleuré pour votre Augustin, écoutez aujourd'hui la prière d'un enfant pour sa mère et pour ses sœurs chéries !

CHRÉTIEN !

Neuf mois après je recevais les sacrements de baptême et de confirmation. C'était le 12 juin 1874, fête du Cœur sacré de Jésus. Monseigneur voulut témoigner son amour pour sa chère Nigritie en me donnant son nom.

Appelé en Europe par les affaires de sa mission, Sa Grandeur partit d'El-Obeïd en 1875 ; je l'accompagnai avec un autre jeune nègre. L'intention de ce vénéré Père, qui occupera, jusqu'à mon dernier soupir, la place d'honneur dans mon cœur, était de nous conduire à Rome et de nous faire étudier dans le collège de la Propagande. Je lui en serai toujours reconnaissant, car, si je ne puis oublier mes parents pour tout ce qu'ils ont fait pour moi, je serais le plus ingrat des hommes si je ne proclamais bien haut les bienfaits immenses dont la Sacré Congrégation me combla. Je dois l'existence à Dieu et à mes parents ; mais je dois le bienfait de l'instruction et ma vocation ecclésiastique à mes supérieurs, aux missionnaires qui se sacrifient tous les jours pour la conversion de mes malheureux compatriotes.

..*

Arrivé à Vérone en 1876, je m'appliquai à l'étude des élé-

ments de la langue latine sous la direction du R. P. Antoine Squaranti, alors recteur de l'Institut africain pour les missions de l'Afrique centrale.

* * *

En 1877, Mgr Comboni était promu à l'épiscopat et il dut se rendre à Rome pour se préparer à recevoir la consécration. De la retraite de Monte Citorio, il nous écrivit une lettre pleine de généreux sentiments, nous invitant à venir dans la Ville éternelle, afin d'assister à son sacre et de nous faire inscrire dans le collège de la Propagande. La cérémonie eut lieu le 12 août 1877, et le jour suivant nous entrions dans cette maison bénie.

Je fis mes cours de latin, de grec, d'hébreu et de philosophie dans l'espace de sept ans. Pendant ma deuxième année de philosophie, je tombai sérieusement malade. S. Em. le Cardinal Préfet m'obligea à quitter Rome ; c'était en 1883. Je partis le 20 juin pour le Caire, où je pus me rétablir, et en 1884 je fus envoyé par mon vénérable évêque et supérieur, Mgr François Sogaro, à l'Université de Saint-Joseph à Beyrouth pour y faire ma théologie ; là j'appris un peu de français.

Au mois de juillet 1886, je finis mes études et retournai au Caire ; je reçus les saints ordres des mains de notre vicaire apostolique, et le 8 mai je fus ordonné prêtre.

Voilà, Messieurs, le récit abrégé de la vie d'un jeune nègre que la religion chrétienne a sauvé de l'esclavage. Ah ! si les missionnaires avaient les ressources nécessaires pour former de jeunes indigènes à la vie apostolique, ils trouveraient en eux des coopérateurs fidèles, pour répandre de plus en plus la lumière évangélique dans nos malheureuses contrées.

LES SŒURS DE LA CHARITÉ

(SŒURS GRISES)

ET

LES NOCES D'OR DE LA VENERABLE SŒUR SAINT-JOSEPH

L'UNE DES FONDATRICES DE LA MAISON DE ST. BONIFACE.

Nous sommes heureux de pouvoir mettre sous les yeux des lecteurs des Annales de la Propagation de la Foi, l'admirable mémoire de Sa Grandeur, Monseigneur A. Taché, Archevêque de St. Boniface, à l'occasion des Noces d'Or de la vénérable Fondatrice de la Maison de St. Boniface.

Sa Grandeur s'y connaît en dévouement et en abnégation. Son appréciation autorisée fera mieux connaître cette admirable communauté qui a tant fait pour la religion, l'humanité souffrante et la patrie canadienne en particulier. L'on ne connaîtra qu'au ciel les héroïques sacrifices de ces saintes religieuses pour faire connaître notre sainte religion aux peuplades sauvages et la leur faire aimer. En attendant, il est bon de connaître cet admirable Institut que nos ennemis nous envient et auquel on ne saurait vouer assez de reconnaissance. (1)

“ *Deus sanctus in omnibus operibus suis.* ” Ps. 67.

“ Dieu est saint dans toutes ses œuvres. ”

Toutes les œuvres de Dieu sont saintes, toutes tendent à la sanctification des âmes puisque, comme nous dit l'apôtre Saint-Paul : “ La volonté de Dieu c'est votre sanctification. ” C'est dans cette pensée que l'auteur de tout don parfait ne s'est pas contenté de mettre à notre disposition les moyens absolument nécessaires à notre salut, mais il a bien voulu de plus multiplier, avec une sorte de prodigalité, les œuvres dont l'action bienfaisante vient au secours de la faiblesse

(1) Emprunté au *Colonisateur Canadien*.

humaine, pour l'éclairer, la fortifier, la guider et la soutenir.

L'Eglise de Jésus-Christ a reçu de son divin époux cette surabondance de moyens de sanctification, qu'elle prodigue à ses enfants les plus délaissés, comme à ceux qui semblent l'objet des faveurs les plus spéciales ; cette pensée me semble une explication bien naturelle du nombre et de la diversité des instituts, qui ornent l'Eglise et qui secourent l'humanité, soumise, elle, à un grand nombre d'afflictions diverses. Pour tous les enfants d'Adam, de quelque tribu, de quelque âge, et de quelque condition qu'ils soient, l'apostolat chrétien est indispensable ; aussi J.-C. a dit à ses apôtres : " Allez, enseignez toutes les nations, prêchez l'Evangile à toute créature." On ne peut pas concevoir l'Eglise sans son chef visible, confirmant ses frères dans la foi, paissant les agneaux et les brebis, sans ses évêques que le Saint-Esprit a placés dans l'Eglise de Dieu pour la conduire ; sans ses prêtres et ses lévites qui ont mission de prêcher, de baptiser, de pardonner, et d'immoler la Divine Victime.

Mais à côté de ce sacerdoce chrétien, et à mesure que les âges déroulent successivement les besoins des âmes, l'Eglise, cette bonne mère, sourit à ses enfants et met à leur service des phalanges sacrées d'hommes et de femmes, qui, sous le nom d'ordres, ou de communautés religieuses, offrent à l'humanité souffrante et menacée un secours, que l'habitude nous fait regarder comme indispensable.

Nous sommes réunis en cette circonstance, mes frères, pour bénir Dieu des faveurs qu'il nous a accordées, par l'établissement des Sœurs Grises de Montréal au milieu de nous. L'événement qui détermine cette réunion, c'est la fête jubilaire d'un membre de cette communauté. Le 1er juin 1838, Mademoiselle Gertrude Coutlée, suivant l'exemple que sa sœur aînée lui avait donné six ans auparavant, se liait définitivement aux Sœurs Grises de l'Hôpital-Général de Montréal, consacrait, sans retour, son existence à Dieu par les vœux émis dans cet institut et prenait le nom de Sœur Saint-Joseph. Nous sommes au cinquantième anniversaire de cet acte, qui put paraître bien petit alors, aux yeux si faibles et si peu clairvoyants de la pensée humaine ; mais cet

acte avait une grande portée dans les vues si larges et si pénétrantes de la Sagesse Divine, qui dispose tout pour la sanctification des âmes ; pour la sanctification des âmes qu'ils consacrent à lui d'abord et pour la sanctification de tant d'autres qui bénéficient de cette consécration. Dieu avait dit à sa jeune élève : " Goûtez et voyez comme le Seigneur est doux," et après cinquante ans d'une heureuse expérience, la jeune professe, devenue ancienne religieuse, dit avec bonheur à l'époux de son âme : " Votre joug est doux, votre fardeau est léger." Après cinquante ans d'expérience, elle s'écrie volontiers : Merci, mon Dieu, merci, mon Père, de m'avoir appelée à une vocation qui me permet de dire comme votre Divin Fils : " Je ne suis point venu faire ma volonté mais celle de mon Père." Après un demi-siècle d'une expérience et d'une expérience toute particulière du vœu de pauvreté, elle ambitionne de dire avec plus de conviction qu'au début : " Bienheureux les pauvres d'esprit." Loin, bien loin du monde, plus éloignée encore par le cœur que par la distance, elle a médité les divines paroles : " Bienheureux ceux qui ont le cœur pur." Cette pureté lui a donné comme une vision anticipée de Dieu. Epouse fidèle de J.-C., elle ne désirerait une autre, ou cent autres vies, que pour les consacrer à son Divin Epoux. Cet Epoux céleste lui a présenté, il y a cinquante ans, comme cadeau de noce, une croix sur laquelle était son image, pour que toute sa vie elle la portât sur sa poitrine et dans son cœur ; pour que ses yeux s'arrêtassent sur les membres souffrants de J.-C., que son cœur compatit à leurs douleurs, et la vierge fidèle a recherché et aimé les pauvres, les ignorants, les orphelins, les malades. Après cinquante années d'exercice dans ces œuvres pénibles à la nature, mais si précieuses à l'âme chrétienne, voilà que la Sœur de Charité, en renouvelant ses vœux d'obéissance, de pauvreté et de virginité, veut aussi et avec un bonheur égal, renouveler son vœu de servir les pauvres en union de charité suivant les constitutions et l'usage de son institut.

Telle est la circonstance qui nous réunit. Que votre humilité ne s'alarme pas, ma bonne sœur, je ne viens pas la blesser, en faisant votre éloge ; aussi je n'ai pas pris pour

texte les paroles du saint roi David : " Dieu est admirable dans ses saints," mais bien cette autre exclamation du roi prophète : " Dieu est saint dans ses œuvres." Je ne veux que développer trois pensées qui se rattachent à l'incident de ce jour et qui se résument par ces mots :

Une Sœur Grise ; cinquante ans de profession ; quarante quatre ans de mission à la Rivière-Rouge.

10. UNE SŒUR GRISE.

Qu'est-ce que c'est qu'une Sœur Grise ? C'est une personne qui, sous l'inspiration de Dieu, et avec l'approbation des supérieurs légitimes, fait profession religieuse, dans l'institut fondé par Madame d'Youville, et qui accomplit, dans les différentes branches de cet institut, les œuvres que la vénérable fondatrice y a établies— ou celles que les circonstances, toujours avec l'approbation des autorités légitimes, ont ajoutées.

C'était en 1731. Un gentilhomme canadien, après s'être illustré dans les guerres européennes, était revenu dans son pays natal. Né sur les bords du Saint-Laurent, M. Gauthier de Varennes de la Vérandrye, avait remonté le grand fleuve jusqu'à ses sources au Nord-Ouest. Là, la chaîne des Laurentides présentait un obstacle encore infranchi. Partout, par delà ces monts, il y avait des terres inconnues, et qu'il importait de découvrir. Des données incertaines et indéfinies faisaient soupçonner l'existence de lacs et de rivières, conduisant à l'Océan Pacifique, cette mer de l'ouest, objet des rêves et des aspirations de tous ceux qui ont poussé les découvertes à travers le continent de l'Amérique Septentrionale.

Il n'en fallait pas davantage pour exciter chez M. de la Vérandrye l'ambition d'ajouter son nom à la liste des découvreurs intrépides qui avaient pénétré dans l'intérieur du continent ; pour exciter en lui l'ambition de doter son pays natal du riche domaine qui pouvait s'étendre à l'ouest du lac Supérieur, et des incalculables avantages qui devaient être la conséquence de la découverte d'un passage, reliant les eaux du Saint-Laurent avec celles que l'on soupçonnait

se deverser dans la mer de l'ouest. Le Canada, quoique très peu habité, semblait trop petit à son fils ambitieux, il fallait l'agrandir, il fallait l'enrichir; c'est pourquoi, le 8 juin 1731, M. Pierre Gauthier Varennes de la Vérandrye laissait Montréal pour aller, à ses frais et périls, découvrir les terres de l'ouest et pousser ses explorations jusqu'au rivage de l'Océan Pacifique.

Une nièce de monsieur de la Vérandrye, jeune veuve de 30 ans, avait vu se dissiper les unes après les autres les illusions que le rang, la fortune et le monde font miroiter avec tant d'éclat aux yeux de leurs favoris.

Le monde perdait de ses séductions, la fortune menaçait de ne plus sourire; en un mot la terre devenait trop petite pour le cœur de Mme d'Youville, il lui fallait à elle aussi des découvertes, il lui fallait à elle aussi trouver un passage à travers toutes les aspérités et tous les écueils de la vie pour arriver à un océan de paix, où son cœur blessé, lacéré au contact des choses de la terre, pourrait goûter le repos qui serait pour lui la source de biens incalculables. Au mois de juin son oncle de la Vérandrye lui avait fait ses adieux; au mois de juillet, le plus jeune de ses enfants descendait dans la tombe à côté de son père, mort depuis un an, et madame d'Youville, en pleurant sur toutes ces pertes et ces séparations, prit, durant le même été 1731, et d'après l'avis de son directeur, M. de Lescoat, la résolution de se donner tout à Dieu, et de ne travailler que pour lui et pour les malheureux.

C'est donc précisément à l'époque qu'une pensée de légitime ambition poussait à la découverte du pays que nous habitons, qu'une pensée de généreuse abnégation poussait à la fondation de l'institut des Sœurs Grises qui, dans les desseins de la Providence, était destiné à venir s'implanter sur les bords de la Rivière Rouge, de l'Assiniboine, de la Saskatchewan, sur les rives de toutes ces rivières découvertes par la noble famille des de Varennes—oncles et cousins de la vénérable fondatrice des Sœurs Grises.

Le souffle de la grâce guida si sûrement et si vite le cœur de la jeune veuve vers les régions inconnues de l'abnégation la plus complète, du dévouement le plus entier, de la charité

la plus industrielle et la plus active, qu'après s'être adjoint trois compagnes, qui avaient les mêmes aspirations et la même générosité, elle fit à son Dieu l'offrande irrévocable de tout son être, en prononçant les vœux de religion le 31 décembre 1737.

Le premier de l'an 1738 est donc le premier jour dont l'aurore éclaira la communauté naissante des Sœurs Grises. L'institut existe donc depuis 150 ans.

Traçons à grands traits le développement de la première communauté fondée par une Canadienne, et cela pendant le premier siècle de son existence.

Naturellement, dans une œuvre aussi nouvelle et dans un pays nouveau, les débuts furent lents et incertains ; le manque de sympathie, et par suite, l'absence d'un but parfaitement défini, fit d'abord languir cette fondation ; puis, Dieu voulait lui donner le temps de plonger de profondes racines dans le sol, afin de pouvoir nourrir et soutenir plus tard l'arbre gigantesque, que nous admirons aujourd'hui.

Des frères hospitaliers avaient, dès 1694, fondé à Ville-Marie un établissement de charité connu sous le nom d'Hôpital-Général. Cet établissement subit, pendant un demi siècle, des péripéties diverses qui le conduisirent près de sa ruine. Cette ruine pourtant fut conjurée, lorsque les frères hospitaliers cédèrent leur place à madame d'Youville et à ses compagnes, qui entrèrent à l'Hôpital dans la dernière partie de 1747, c'est-à-dire près de 10 ans après la première émission de leurs premiers vœux.

Cet hôpital qui s'appelait Hôpital-Général, était loin de répondre à ce nom, puisqu'il n'avait été fondé que pour recevoir, et de fait ne recevait que des vieillards infirmes.

Les nouvelles hospitalières étendirent la sphère d'action qu'avaient tracée les fondateurs : elles reçurent des infirmes des deux sexes, des soldats invalides, des insensés, des incurables, des enfants abandonnés, des orphelins ; puis, comme les extrêmes se touchent, on admit des dames de condition, et on ouvrit un asile à des filles de mauvaise vie ; en un mot, la nouvelle communauté sembla avoir reçu de Dieu la mission générale de faire le plus de bien possible au plus grand nombre possible.

La sagesse et le dévouement qui présidaient à la nouvelle direction de l'Hôpital-Général, purent convaincre tout le monde que la Providence voulait que l'administration en fût confiée d'une manière définitive à madame d'Youville et à ses compagnes, ce qui eut lieu ; les lettres patentes du Roi, signées à Versailles, le 3 juin 1753, subrogèrent Madame d'Youville et ses compagnes à la place des frères hospitaliers, déclarant qu'elles seraient au nombre de douze administratrices, se distribuant entre elles les emplois de la maison, sous l'autorité de l'évêque, auquel elles s'adresseraient, pour recevoir de lui des règles.

Mgr de Pontbriand, évêque de Québec, ayant visité l'Hôpital-Général en 1755, revêtit de sa signature et par là sanctionna de son autorité les trois feuilles, sur lesquelles était inscrite depuis dix ans, la nature des engagements pris par madame d'Youville et ses associées ; et c'est de cette époque que les lois ecclésiastiques et civiles reconnaissent les Sœurs Grises comme communauté religieuse, propriétaires et directrices de l'Hôpital-Général de Montréal.

La conquête du Canada fit naître des inquiétudes, mais le tact et la générosité de madame d'Youville et de ses compagnes leur fit trouver des amis et des protecteurs dans ceux dont naturellement elles avaient redouté l'autorité. Les Sœurs Grises furent bien vues des Anglais comme elles l'avaient été des Français.

Une épreuve cruelle fut ménagée à la nouvelle communauté, à la fin de l'année 1771. Madame d'Youville avait complété sa 70ème année ; ses travaux, ses souffrances avaient aidé l'action des ans, tout comme ses mérites avaient tressé la couronne qui l'attendait au ciel. Le 23 décembre 1771, elle s'endormit dans le Seigneur après 34 années de profession religieuse, laissant pour pleurer sa perte tous les malheureux auxquels elle prodiguait ses soins, toute la ville de Montréal qui connaissait et admirait ses œuvres—et les dix-huit sœurs grises qui lui-survivaient.

Nous l'avons vu, la fondation des Sœurs Grises avait été environnée de bien des difficultés, c'est le cachet des œuvres de Dieu ; les circonstances avaient marqué son développement d'une lenteur dont l'heureux résultat a été de préparer

une stabilité plus grande. La mort de madame d'Youville n'ébranla pas ce qu'elle avait fait, c'était l'œuvre de Dieu ; aussi, il nous est permis de voir avec consolation, même après la mort de sa fondatrice, le nouvel institut se développer graduellement, pendant le reste du premier siècle de son existence.

L'expérience suggéra naturellement des modifications ; les règles se complétèrent ; on abandonna quelques-unes des œuvres entreprises par madame d'Youville ; on en modifia d'autres ; des changements s'effectuèrent même parmi les sœurs, toujours néanmoins avec le même esprit, dans le même but, sous la même autorité ; les changements n'étaient pas inspirés par le caprice, mais motivés par les besoins, en sorte que la physionomie générale de l'institut reste parfaitement la même. Les Sœurs Grises sont les filles de madame d'Youville, héritières de ses vertus, riches des exemples qu'elle leur a prodigués, fortes de la protection qu'elle leur accorde ; et c'est ainsi que cette communauté aimée, respectée et admirée de tous, vit, après un siècle d'existence, poindre l'année 1838.

Dieu est saint dans toutes ses œuvres.

20. CINQUANTE ANS DE PROFESSION.

Pendant le cours des cent années que nous venons d'examiner, 77 personnes étaient devenues Sœurs Grises, en faisant profession religieuse ; 47 avaient laissé la terre pour un monde meilleur, en sorte qu'au commencement de 1838, la communauté ne comptait que trente membres, et en préparait trois autres qui étaient au noviciat.

Le 1er juin de cette même année 1838, mademoiselle Gertrude Coutlée, ayant terminé son noviciat, fut admise à la profession sous le nom de Sœur Saint-Joseph, et devint la 31^{ème} Sœur Grise alors vivante. C'est cet événement, passé il y a cinquante ans, dont le souvenir et les conséquences nous réunissent aujourd'hui dans le lieu saint. Et il me paraît tout naturel de vous dire un mot de ce qui s'est fait dans l'institut des Sœurs Grises pendant ces cinquante années.

En recueillant mes souvenirs d'enfant, je me rappelle qu'un jour de l'automne de 1838, mes compagnons de collège et moi, nous fûmes surpris de voir que l'on transportait des pierres et autres matériaux tout près de la cour, où nous prenions nos récréations. La curiosité ne fut pas lente à s'enquérir quel édifice allait s'élever là et qui viendrait s'y loger ? On nous informa que le digne curé de Saint-Hyacinthe voulait ouvrir un asile aux malheureux de sa paroisse, qu'il allait construire une maison qui s'appellerait l'Hôtel-Dieu et que les Sœurs Grises de Montréal y seraient chargées d'œuvres analogues à celles qu'elles accomplissaient à Ville-Marie. En effet, au mois de mai 1840, quatre Sœurs Grises, accompagnées d'un vénérable prêtre de Saint-Sulpice, entraient à l'Hôtel-Dieu de Saint-Hyacinthe. Ce fut un beau jour pour cette ville naissante, et un grand congé grava le souvenir de la fête dans l'esprit des collégiens. Ce fait avait une grande portée pour la ville de Saint-Hyacinthe, mais son action bienfaisante ne devait pas se borner à cette localité, il inaugurerait comme une ère nouvelle pour la communauté des Sœurs Grises elles-mêmes. Je l'ai dit tout à l'heure :— au mois de juin 1838, cet institut ne comptait que 31 membres, et la maison de Montréal qui jusqu'alors avait été la seule, l'unique, ne renfermait plus que 28 professes, après en avoir généreusement donné quatre à Saint-Hyacinthe. Cette générosité imprima à l'institut une impulsion toute nouvelle, en lui faisant accepter l'idée de fondations en dehors de la maison-mère et en lui attirant les bénédictions qui en ont été la suite.

Cette idée de fondations ne resta pas stérile. C'est ainsi qu'au mois d'avril 1844, quatre autres Sœurs faisaient à leur mère et à leurs sœurs en religion, ainsi qu'à leurs parents, des adieux touchants, et partaient pour la Rivière-Rouge. Au mois de février 1845, quatre autres portaient leur dévouement à Bytown, aujourd'hui Ottawa, capitale de la Puissance du Canada, et au mois d'août 1849, cinq autres Sœurs de Charité pénétraient dans la vieille ville de Champlain. Plus tard, les Sœurs de la Rivière-Rouge opérèrent une réunion complète avec la maison-mère de Montréal, dont la Supérieure redevint leur Supérieure ; en sorte qu'aujourd'hui, on

peut fixer à trois le nombre des rameaux principaux qui sont sortis du tronc de l'arbre magnifique, planté par madame d'Youville. Cet arbre enrichi de ces trois branches principales et de celles qui continuent de se produire, forme la communauté la plus nombreuse, et j'ose le dire, la plus féconde en bonnes œuvres de celles que possède notre religieuse patrie. Le tableau suivant aidera à partager l'opinion qu'il m'a inspirée.

(a) La maison-mère et fondamentale qui est à Montréal, en y comprenant la Vicairie dont elle a doté Saint-Boniface, et les trente-quatre autres établissements qui sont sous la dépendance de la Très-Honorée Mère Filiatrault, Supérieure-Générale, compte 406 profsses, 57 novices, 16 postulantes, 700 vieillards, 1,052 orphelins et 3,579 enfants instruits dans les écoles ou salles d'asile. Six diocèses bénéficient de ces œuvres.

(b) La branche de Saint-Hyacinthe avec sa fondation de Nicolet compte 12 établissements, 165 professes, 22 novices, 14 possulantes, 405 vieillards, 301 orphelins et 1,364 enfants dans les écoles et travaille dans cinq diocèses.

(c) Les Sœurs Grises d'Ottawa ont 30 établissements, 278 professes, 42 novices, 42 postulantes, 200 vieillards, 250 orphelins, 7,906 enfants dans leurs écoles, et travaillent dans huit diocèses.

(d) Les Sœurs de la Charité de Québec, en y comprenant Rimouski, possèdent 24 établissements, 231 professes, 18 novices, 40 postulantes, 179 vieillards, 982 orphelins, 4,035 enfants et travaillent dans cinq diocèses.

Réunissons ces riches moissons d'établissements, de lieux et de personnes et nous aurons le résultat admirable que voici : Les filles de madame d'Youville, dites Sœurs Grises, filles ou Sœurs de la Charité, sont aujourd'hui au nombre de 1,080 professes, leurs différents noviciats comptent 141 novices et 88 postulantes, elles dirigent 102 établissements, travaillent dans 23 diocèses, soutiennent 1,484 personnes vieilles ou infirmes, servent de mères à 2,585 orphelins, instruisent dans leurs pensionnats, académies, écoles ou asiles, 18,884 enfants, et sans qu'on le remarque, s'enrichissent de tout le bien accompli dans les hôpitaux, les refuges, les dis-

pensaires pour les aumônes, les innombrables visites faites à domicile, et l'entretien d'enfants recueillis et placés dans des familles. Si la logique des chiffres est implacable, avouons qu'ici ses irréfutables conclusions sont pleines de douceur et arrachent irrésistiblement à l'âme ce cri d'adoration : "*Dieu est saint dans toutes ses œuvres !*" Car il est évident que tout ceci est l'œuvre de Dieu, que c'est une œuvre commencée, agrandie et multipliée pour la sanctification des âmes. Il faudrait avoir le secret de ces âmes pour dire tout le bien qui s'opère et que le monde ne voit pas. Il faudrait avoir les secrets des parvis sacrés eux-mêmes pour connaître le nombre d'enfants, d'adolescents et de personnes de tout âge qui sont au ciel, et qui n'y seraient pas si l'œuvre de madame d'Youville ne s'était pas accomplie, ou si les généreuses continuatrices de cette œuvre admirable n'étaient pas animées de l'esprit de leur bien-aimée fondatrice.

Ne nous étonnons pas après cela si le Vicaire de J.-C. a bien voulu prendre ce noble institut sous sa protection spéciale, en l'approuvant, en approuvant ses règles et en abritant ses constitutions sous la sauvegarde du Saint-Siège lui-même.

Voilà ce que les cinquante dernières années ont apporté de développement à la création que Dieu, dans sa sagesse, avait tenue, pendant un siècle, dans une obscurité et un isolement qui ne pouvaient pas faire présager un pareil résultat. Voilà, ma sœur, ce que vous avez vu depuis votre profession.

30. QUARANTE-QUATRE ANNÉES DE MISSION A LA RIVIÈRE-ROUG

La conquête du Canada par l'Angleterre paralysa, pendant longtemps, les conséquences religieuses de la découverte de l'ouest par M. de la Vérandrye. De nombreuses tribus sauvages habitaient ces pays lointains ; des aumôniers avaient accompagné les partis de découvreurs, partagé leurs fatigues et mêlé leur sang au leur, en tombant sous la hache des féroces sauvages ; mais la conquête mit fin aux expéditions françaises et les missionnaires ne purent plus se diriger au Nord-Ouest. La sainte Eglise catholique veut la sanctification des âmes ; aussi ceux qui la dirigeaient en Canada

soupiraient ardemment après le moment où il leur serait donné d'envoyer des ouvriers évangéliques se fixer dans les pays découverts par de la Vérandrye et déjà arrosés du sang des martyrs. Des obstacles insurmontables retardèrent l'accomplissement de ce précieux dessein jusqu'à 1818, époque à laquelle messieurs Norbert Provencher et Sévère Dumoulin vinrent se fixer à la Rivière-Rouge. Ce n'est pas le moment de dire les travaux de ces apôtres, mais c'est certainement le moment de dire une des préoccupations de celui d'entre eux qui, devenu évêque, donna irrévocablement son cœur et sa vie à la portion de la vigne du Seigneur confiée à ses soins. Mgr Provencher, malgré ses efforts et le zèle infatigable des prêtres généreux qui le secondaient, comprit qu'il manquait quelque chose d'essentiel à son œuvre, pour la compléter et en assurer le succès dans l'avenir.

Les jeunes filles du pays ne recevaient pas les soins dont l'Eglise veut environner leur inexpérience, pour les préparer à l'accomplissement des devoirs que Dieu demande à la femme chrétienne. Une communauté de religieuses, vouées à l'instruction et à l'éducation domestique de la jeunesse, parut à Mgr Provencher le moyen unique et nécessaire de combler une lacune qui, depuis vingt-cinq ans, avait tant de fois affligé son cœur de pasteur. Mais où prendre des religieuses qui consentiraient à venir à la Rivière-Rouge ?

La Rivière-Rouge ! dans les pays d'en haut ! dans ces pays si éloignés, si malfamés, si redoutés ! où ne pouvait pénétrer, ce semble, pour le bien, que l'héroïsme le plus pur, soutenu par la force la plus vigoureuse. Mgr Provencher écrit de-ci de-là pour demander des informations ; des impossibilités se dressent devant son projet. Il passe en Canada, s'adresse aux institutions vouées à l'enseignement ; on lui répond qu'on ne peut pas. La fondation de Saint-Hyacinthe l'encourage ; peut-être que les Sœurs Grises voudront ? Le saint Prélat qui présidait aux destinées de l'Eglise de Montréal, qu'il a fait si grande, connaissait le dévouement des Sœurs Grises ; il approuve hautement la pensée de l'évêque du Nord-Ouest et l'encourage à se rendre à l'Hôpital-Général où il a préparé les cœurs, pour faire part de ses vues et prier pour qu'on ne lui inflige pas un autre refus. Sa demande étonne d'abord,

il ne s'agit pas de recueillir des vieillards infirmes, de soustraire à la mort des enfants délaissés, de nourrir des orphelins; il ne s'agit pas de ces œuvres excellentes. Les pays nouveaux, dont les populations sont peu nombreuses, n'ont pas un besoin pressant de ces œuvres, que les grands centres populeux réclament avec tant d'urgence et de nécessité. Ce qu'il faut à des pays nouveaux c'est *l'enseignement chrétien*, pénétrant dans la famille encore peu éclairée, modifiant les mœurs et coutumes, faisant naître les industries, se saisissant amoureusement de tout ce qui se passe au foyer domestique, pour lui imprimer un sceau chrétien et façonner les populations de manière à ce qu'elles pratiquent la vertu et se préparent pour le ciel, en utilisant pour leur bonheur véritable toutes les choses de la terre et du temps. Ces grandes aspirations ne peuvent se réaliser dans une famille que quand l'esprit et le cœur de la mère sont doués de l'instruction et de l'éducation qui conviennent à son sexe. Voilà la préoccupation de Mgr Provencher; il la fait partager aux administratrices de l'Hôpital-Général de Montréal qui accueillent favorablement la demande du pieux Prélat.

Le 23 avril 1844, quatre Sœurs Grises, désignées par leur Supérieure avec l'obédience et la bénédiction du saint évêque de Montréal, sortaient du pieux asile où elles avaient fait à Dieu le sacrifice de leurs personnes, se rendaient à Lachine, embarquaient dans un frêle canot d'écorce, en route pour la Rivière-Rouge, sans même la pensée de jamais revoir ni les personnes, ni les lieux si chers à leurs cœurs. Pour ma part, je ne vois pas d'héroïsme plus grand, ni plus complet que celui qui se manifesta en cette circonstance. Héroïsme de la part de la communauté qui donne ses sujets, pour une mission si lointaine et si périlleuse; héroïsme de la part des sujets qui acceptent pour elles-mêmes toutes les conséquences et tous les sacrifices qu'elle impose.

Après les déchirements de la séparation et du départ, viennent les difficultés du voyage. Aujourd'hui, on vient à Montréal en soixante-deux heures; on peut avoir à son service, pour le jour, des chars-palais, pour la nuit, des palais-dortoirs, et sans mettre pied à terre, on a des réfectoires où se trouvent et le confort et le luxe des installations les plus somptueuses;

cependant, j'ai entendu des jeunes gens se plaindre de la longueur et de la fatigue d'un pareil voyage. Que l'on se fasse une idée, si on le peut, de ce qu'était ce voyage lorsqu'il se faisait en canot d'écorce. Ce léger esquif avait à suivre les sinuosités des cours d'eau et à braver la fureur des grands lacs, soulevés par la tempête, et cela pendant deux longs mois, quand on n'avait d'autre hôtellerie qu'une tente plantée sur le rivage humide, qu'on était exposé tout le jour aux ardeurs du soleil, au souffle des vents, et livrés jours et nuits aux piqûres des insectes qui se trouvaient partout en grand nombre. Joignez à cela toutes les appréhensions de personnes timides, toutes les répugnances de personnes délicates, toutes les contraintes de la fatigue, une nourriture grossière et peu abondante et vous aurez une faible idée de ce que souffrirent les religieuses venant de Montréal à Saint-Boniface, il y a quarante-quatre ans.

Si vous voulez les connaître, laissez-moi vous dire qu'elles ont affronté et supporté toutes ces difficultés sans plaintes, sans murmures, sans regret et sans désir de changer leur sort. Il ne faut pas nous étonner si Dieu, qui est saint dans ses œuvres, a eu pour agréable un pareil héroïsme, entrepris, soutenu et consommé pour la sanctification des âmes.

La mode de voyager entre Montréal et Saint-Boniface est bien changé depuis quarante-quatre ans, mais on se tromperait beaucoup si l'on croyait que c'est le seul changement qui a eu lieu dans ce pays, et que les voyages en canot d'écorce ont été la seule épreuve, imposée aux sœurs qui travaillent ici. Pendant plus de trente ans, toutes celles qui sont venues ont dû faire des voyages extrêmement pénibles ; quand, par exemple, des sœurs ont été jusqu'à cinquante-deux jours pour venir de Saint-Paul ici, en charrettes (*Red River carts*), il est facile de concevoir qu'elles ont eu beaucoup à souffrir ; puis la souffrance n'était pas exclusivement pour le temps des voyages ; cela se conçoit facilement ; nulle part le bien ne s'opère sans quelques difficultés, voire même, quand on a des ressources pécuniaires ; ici, l'argent faisait complètement défaut, presque tout manquait. J'ai vu les Sœurs, la faucille à la main, glaner quelques épis afin d'avoir un peu de pain.

Je les ai vues, et j'en vois encore armées d'une pioche, remuer le sol pour lui demander les légumes et autres produits nécessaires au soutien de leurs établissements ; je les ai vues, et nous les voyons tous, tous les jours, à l'exemple de leur infatigable fondatrice, se livrer à toutes sortes de travaux et d'industries pour avoir les moyens de faire un peu plus de bien ; je les ai entendues, quels que soient leurs offices, solliciter comme une faveur et un délassement, d'aller passer les nuits et les récréations au chevet des malades. Je n'ai jamais eu connaissance d'une hésitation quand il s'est agi de se prodiguer dans des œuvres de charité. En un mot, je dois à la justice comme à la vérité de dire : Les filles de madame d'Youville, à Saint-Boniface ainsi que dans les missions qui en dépendent, sont toutes animées de l'esprit de leur vénérable fondatrice ; sous la sage direction de leur Supérieure de Montréal, elles font tout le bien qui leur est possible, et elles le font si volontiers, qu'à l'extérieur on ne soupçonne même pas ce que l'accomplissement de ces divers ministères nécessite d'abnégation, et impose de sacrifices et de labeurs. Bien des gens, voyant le résultat, croient faussement à l'existence de ressources inconnues, et l'on dit souvent : " Les sœurs sont riches, car si elles n'étaient pas riches, elles ne pourraient pas faire ce qu'elles font." De fait, elles sont riches de leur dévouement, de leur générosité, de l'esprit de leur institut, des exemples de leur fondatrice, de la direction qui leur est imprimée ; or, elles sont riches de tout cela, et cette richesse remplace avantageusement les biens que l'on qualifie ordinairement du nom de fortune.

Et qu'ont donc fait ces Sœurs Grises depuis 1844 ?

L'habitude de voir, dans les grandes villes, d'immenses édifices, de voir les flots de populations surabondantes dérouler leur longue liste d'enfants, de nécessiteux, de délaissés, d'infirmités et de malades, cette double habitude préparerait mal le jugement à apprécier ce qui s'est fait dans un pays où la nullité des ressources ne permet pas de grandes constructions, et où l'exiguité des chiffres de la population repousse les nombres élevés. Pour ceux qui réfléchissent assez, pour se faire une idée juste de la position réelle de

nos héroïnes chrétiennes, l'inconvénient précité n'est pas à craindre. Il y a quarante-quatre ans, l'idée d'envoyer des religieuses à la Rivière-Rouge étonnait le monde et c'est l'expansion de cette idée qui fait que des Sœurs Grises sont sur les bords de la Saskatchewan, depuis trente ans ; que leurs généreuses compagnes, au-delà du grand lac des Esclaves, voient, depuis plus de vingt-ans, les eaux du grand fleuve McKenzie battre la plage près de laquelle est situé leur établissement. Demandez au vénérable prélat que j'ai l'honneur d'avoir à mes côtés, ce qu'il a enduré en se rendant à l'Ile de la Croix avec les Sœurs, ce qu'il a souffert pour jeter les fondements de l'établissement de la mission de la Providence. Si les oreilles du Père Maisonneuve pouvaient parler, elles vous diraient qu'elles se sont affaiblies, au milieu des travaux accomplis au lac Labiche, travaux partagés par les Sœurs Grises. Le Père Lacombe est là, il pourrait vous dire qu'à côté de ce qu'il a fait au lac Ste-Anne et à St-Albert, il a eü le bonheur de voir l'action vivifiante des Sœurs de la Charité au point que quand il s'est agi, pour le gouvernement du pays, de fonder des écoles industrielles pour les enfants sauvages, le zélé missionnaire s'est joint à moi, pour prier les autorités de s'assurer le concours de ces dignes filles de madame d'Youville et ensemble nous avons eu la consolation d'entendre le premier ministre de la Puissance du Canada nous dire que nous ne pouvions pas faire mieux que de nous assurer un si puissant secours et nous prier de faire les démarches nécessaires pour obtenir cet incomparable avantage. C'est ce qui fait qu'il y a des Sœurs Grises à Qu'Appelle et à la rivière du Grand Bois (High River), au pied des Montagnes Rocheuses.

Si les vénérables curés qui viennent relever l'éclat et la sainteté de cette fête parlaient en ce moment, ce serait, les uns pour dire combien eux-mêmes et leurs paroissiens apprécieraient les services qui leur sont rendus par les Sœurs ; d'autres parleraient pour demander à la très honorée Mère Générale, qui est ici présente, ce que plusieurs m'ont déjà demandé à moi-même : des Sœurs pour instruire les enfants de leurs paroisses, en consoler les affligés, en soigner les malades. Et vous-mêmes, mes frères, s'il vous était donné

de prendre la parole dans le lieu saint, ne vous lèveriez-vous pas tous pour proclamer que ces bonnes Sœurs vous rendent des services incalculables, que leurs écoles, leurs hospices, leur hôpital sont des sources intarissables de bien, tout comme leurs visites, au jour de l'épreuve et de l'affliction, portent aux cœurs de douces consolations et de puissants encouragements.

Quand la Révérende Sœur Saint-Joseph parlait de Montréal, avec ses trois compagnes, elle ne se doutait pas qu'elle aurait la consolation de voir, *de son vivant*, seize fondations de son ordre dans le Manitoba et le Nord-Ouest ; qu'elle verrait un jour dans ces pays, outre la visite de sa très honorée Mère Générale, 104 Sœurs professes, 7 novices, 2 postulantes ; elle ne croyait pas qu'elle et ses compagnes pourraient, en 1888, recueillir et nourrir près de 200 orphelins et infirmes et instruire plus de 1,100 enfants.

Dieu, après avoir appelé à lui trois des fondatrices de la mission de la Rivière-Rouge, en laisse survivre une pour nous donner la consolation de voir que tout ce dont nous venons de parler s'est opéré pendant une vie de missionnaire et nous procurer la jouissance d'entrevoir un avenir prospère pour notre sainte religion, puisque la continuation proportionnelle de ce qui s'est déjà fait amènera nécessairement les plus heureux résultats. Ce résultat sera d'autant plus abondant que les Sœurs Grises ne sont plus seules. D'autres communautés sont venues les rejoindre et toutes ensemble, dans une parfaite charité et harmonie, ont à cœur de prouver que Dieu est saint dans ses œuvres.

Réjouissons-nous donc, mes bien chers frères, bénissons, remercions Dieu de sa sollicitude pour ses enfants et des moyens de sanctification qu'il met à leur disposition.

Et vous, ma révérende Sœur, vous qui êtes Sœur Grise, professe depuis cinquante ans, missionnaire à la Rivière-Rouge depuis quarante-quatre ans, recevez la faible expression de ma reconnaissance, comme évêque de ce diocèse, pour tout le bien que vous y avez opéré et pour les exemples de vertu que vous nous avez donnés à tous.

Pour gage de votre reconnaissance envers Dieu, renouvelez les vœux que vous lui avez faits ; ces vœux qui ont été

pour vous une source de bonheur et un moyen de sanctification ; ces vœux qui vous ont procuré l'occasion de faire tant de bien à d'autres et qui justifient le cri de nos cœurs en ce jour : “ *Dieu est saint dans toutes ses œuvres.* ”

L'ESCLAVAGE AFRICAÏN

(Du *Moniteur de Rome*)

Discours du cardinal Lavigerie, prononcé au meeting tenu à Londres, le 31 juillet 1888.

Le mardi, 31 juillet, a été tenu à Londres dans Princess's-Hall, un meeting anti-esclavagiste présidé par S. Exc. lord Granville, ancien ministre des affaires étrangères, et auquel assistait S. Em. le cardinal Manning, archevêque de Westminster, et un grand nombre d'autres personnages illustres de l'Angleterre. Parmi ceux-ci on remarquait des voyageurs et explorateurs africains et, à leur tête, l'un des plus célèbres, le commandant Cameron, qui a employé sept ans à visiter l'intérieur africain et à combattre l'esclavage, et qui a composé sur ses voyages un ouvrage excellent, depuis longtemps traduit en français.

Le *Times* rapporte que l'honorable président du meeting, lord Granville, a ouvert la séance par une allocution entremêlée de fréquents applaudissements, et dans laquelle il a présenté le cardinal Lavigerie à l'assemblée, comme le portedrapeau de l'anti-esclavagisme français. Il a rappelé que la cause de l'abolition de l'esclavage avait toujours été chère à l'Angleterre, et qu'elle s'intéresse encore pratiquement à sa répression, dans l'Océan Indien. Mais il a constaté également que, dans ces derniers temps, l'esclavage, à peu près supprimé sur le littoral, s'est accru dans l'intérieur d'une incroyable manière, et il a annoncé que l'archevêque de Carthage et d'Alger, Primat d'Afrique, venait faire connaître à l'Angleterre cette situation. Il a hautement reconnu que c'était un devoir pour les nations civilisées de se préoccuper d'une telle situation ; qu'en 1815, au Congrès de Vienne, et en 1822, à la conférence de Vérone, les gouvernements de l'Europe avaient pris des engagements formels à cet égard ; qu'à la vérité le

Congrès de Berlin n'avait pas cru pouvoir traiter cette question à nouveau, dans l'ignorance où il était de l'état exact des choses, mais qu'aujourd'hui le moment semblait venu de donner à une telle question toute l'importance qu'elle doit avoir. Enfin, il a terminé par l'hommage le plus flatteur rendu au cardinal Lavignerie, qui a pris la parole en ces termes :

Mylord (1),

Permettez-moi de vous remercier tout d'abord de l'extrême bienveillance de vos paroles. Ce sera l'un des plus précieux souvenirs de ma vie que celui d'avoir été présenté à cette assemblée par un homme dont le nom est l'honneur de l'Angleterre, devant son propre pays et devant tous les gouvernements du monde civilisé.

Veillez aussi me permettre de remercier mon éminent collègue, le cardinal Manning, de l'appui que me donnent aujourd'hui sa présence et son nom que rendent si vénérable les souvenirs d'une noble vie, consacrée tout entière au service de son pays et à celui de l'Eglise dont il est le Pasteur.

Mesdames,

Messieurs,

Ce n'est pas un homme politique qui se présente à vous, aujourd'hui. Je ne me suis jamais préoccupé, et je ne me préoccupe, en ce moment, d'autres intérêts que de ceux des âmes, de l'humanité et de la religion.

Ce n'est pas non plus un orateur. Absorbé, depuis près d'un quart de siècle, par les œuvres de mon ministère dans un continent à demi-sauvage, j'y ai presque oublié ma langue maternelle. J'ai aujourd'hui le double regret de ne point y avoir appris la vôtre et de ne pouvoir vous communiquer les sentiments qui m'animent que par l'accent de ma voix et, comme on vient de vous le dire avec tant de grâce, par les liens d'affection qui m'attachent à ceux de vos frères qui viennent, chaque année, en grand nombre prendre place au soleil de notre Algérie.

(1) Lord Granville.

Je ne suis donc qu'un vieux Pasteur, à demi brisé par les fatigues et par les années, qui veut plaider devant vous la cause d'une portion de son troupeau, vouée à d'affreux supplices et menacée d'une complète destruction.

Je vais vous parler des horreurs de l'esclavage africain.

J'ai déjà deux fois pris solennellement la parole pour les fétrir, la première fois à Rome aux pieds du Souverain-Pontife, le grand Léon XIII, mon père comme celui de tous les chrétiens ; la seconde en France, ma terre natale ; mais, ce double devoir de respect filial et de patriotisme accompli, c'est vers vous que je viens, chrétiens de l'Angleterre. Malgré ce qui nous sépare, je suis certain d'avance que nos sentiments seront les mêmes dans une cause qui est celle de l'humanité, de la justice et de la liberté.

Je viens donc à vous parce que les premiers, vous avez, dans ces sentiments, déclaré la guerre à l'esclavage des Indes Occidentales. Il opprimait, depuis trois siècles, des millions de créatures humaines, cruellement enlevées à l'Afrique. Il était soutenu par tous les sophismes de la cupidité, et semblait dès lors invincible. C'est vous, ce sont vos pères, qui, sans vous laisser effrayer par aucun obstacle, avez entrepris de l'anéantir.

Le monde connaît les noms des écrivains qui menèrent cette noble croisade et des hommes d'Etat qui les secondèrent, les noms des Wilberforce, des Clarkson, des Buxton. Et je ne puis oublier, en prononçant ce dernier nom, qu'il est celui du fondateur de votre Société, de cette Ligue contre l'esclavage, sous les auspices de laquelle nous sommes réunis en ce moment. Durant plus d'un demi-siècle, elle a noblement combattu pour cette sainte cause. Elle vient de constater son triomphe en voyant Cuba d'abord, le Brésil ensuite se rendre aux idées et aux sentiments que de concert avec les écrivains de la France et des Etats-Unis d'Amérique, elle a vulgarisés partout. Or, selon le proverbe qui nous est commun *Noblesse oblige*, et, dès lors, l'Angleterre, qui a tant fait pour détruire l'esclavage colonial, ne peut se désintéresser de l'esclavage africain, cent fois plus horrible.

C'est elle, du reste, qui, par les récits de ses explorateurs, a, la première, soulevé cette question nouvelle. Les premiers,

ils ont fait connaître à l'Europe les atrocités qui se passaient, à son insu, au cœur de notre continent.

Après avoir aboli l'esclavage en Amérique, après avoir établi dans la mer Rouge et dans l'océan Indien, les croisières qui devaient empêcher le transport des esclaves en Asie, le zèle des nations chrétiennes s'était refroidi. L'indignation généreuse, qui avait forcé la main aux Princes comme à l'opposition forcenée des traitants, était tombée. On ne semblait plus se souvenir que l'esclavage existât encore sur la terre. On oubliait même l'esclavage musulman qui, dans les pays plus voisins de nous, durait encore sous une forme qui semblait moins cruelle, lorsque tout d'un coup, il y a quinze années, on a su par vos voyageurs qu'il régnait avec des fureurs sans nom, dans le centre, à peu près inconnu jusque-là, de notre Afrique. Ils l'ont dit, et ils ont demandé au monde chrétien d'intervenir en faveur de créatures infortunées qui sans doute n'ont pas la même foi que nous, mais qui sont, comme nous, les créatures de Dieu.

A la tête de ceux qui déclaraient cette guerre nouvelle était l'intrépide, le noble Livingstone. J'ai voulu, en ma qualité de vieil Africain, visiter la tombe du grand explorateur, sous les voûtes de Westminster. Vous l'avez enseveli au milieu de vos plus grands hommes. Vous avez eu raison, car Livingstone, par son courage, par sa haute intelligence, par l'abnégation de sa vie, est la gloire de ce siècle et de votre pays. Mais, si vous êtes les héritiers de sa gloire, vous devez être les exécuteurs de ses derniers vœux. Aussi est-ce avec une émotion qui a fait monter les larmes jusqu'à mes yeux que j'ai lu les dernières paroles que sa main a tracées et que l'Angleterre a fait officiellement graver sur sa tombe par l'ordre de ses gouvernants : " Je ne puis rien faire de plus, " a-t-il écrit dans l'abandon où il allait mourir, *que de souhaiter que les bénédictions les plus abondantes du ciel descendent sur tous ceux, quels qu'ils soient, Anglais, Américains ou Turcs, qui contribueront à faire disparaître de ce monde la plaie affreuse de l'esclavage.*" (Appl.)

Je vous remercie de ces applaudissements. Ils sont pour moi l'augure du succès de nos communs efforts.

Enfin, je suis ici non pas seulement pour solliciter votre

pitié et vous rappeler les obligations qu'un tel passé vous impose, j'y suis pour faire un appel à votre justice ; car l'Angleterre, par les empires nouveaux qu'elle vient de fonder ou de conquérir en Afrique, a contracté, vis-à-vis d'elle, des obligations sacrées.

Telles sont les raisons de ma confiance ; mais avant d'entrer dans le cœur même de mon sujet, j'ai à rectifier l'une des paroles que je vous ai dites en commençant. J'ai dit que je venais *plaider* la cause des pauvres noirs : cette expression ne répond pas exactement à ma pensée et je la retire, pour une double raison :

La première, parce que la cause des esclaves n'a pas besoin d'être plaidée devant des chrétiens anglais, elle est déjà gagnée dans leurs cœurs.

La seconde, parce que cette cause se trouve plaidée, avec une éloquence que rien ne peut atteindre, par les faits eux-mêmes et par les récits qu'en font vos explorateurs.

Ce ne sont pas des avocats qu'il faut à l'Afrique, ce sont simplement des témoins, et c'est comme un témoin nouveau que je parais devant vous. Je ne me propose donc pas de revenir sur rien de ce que vous connaissez par vos écrivains ou par ceux de l'Allemagne. Je n'ai l'intention ni de résumer leurs récits ni de revenir sur les sentiments qu'ils inspirent. Mais, devant de telles horreurs, on peut douter quelquefois de leur exactitude, et Livingstone a lui-même exprimé la crainte qu'on ne le taxât d'exagération. Or, le doute dans une telle cause, c'est sa perte, parce que le doute amène l'hésitation, et l'hésitation en ce moment, c'est la fin de l'Afrique intérieure. Si nous laissons s'achever le massacre de ses habitants, il ne sera plus temps de rien faire. Ce qu'il faut, c'est porter la conviction dans les esprits, et, pour rendre cette conviction inébranlable, produire des témoins nouveaux d'accord avec les premiers.

Je viens donc vous porter mon témoignage pour la portion de l'Afrique dont l'évangélisation m'est confiée.

Mais ce témoignage n'est pas seulement le mien. J'ai dans les régions dont je vais vous parler toute une légion de témoins oculaires. Ce sont mes fils, les Missionnaires d'Alger, ou, comme ils sont nommés en Afrique la langue populaire, " les Pères blancs de l'Algérie."

Lorsque je suis arrivé dans ce pays, il y a maintenant plus de vingt années, j'ai vu, qu'à moins de vouloir borner mon ministère aux pays musulmans, jusqu'ici à peu près inaccessibles à l'Évangile, il fallait pénétrer dans l'intérieur auprès des populations païennes, et que, quelles que fussent mes forces, je succomberais bientôt, si j'étais seul, à une telle entreprise. J'ai réuni autour de moi quelques jeunes hommes qu'animait le feu le plus pur de l'apostolat. Ils se sont liés par des serments qui les obligeaient à vivre de la vie des indigènes et à souffrir pour eux jusqu'à la mort. Ils n'étaient que trois en commençant ; mais c'est la gloire de la nature humaine, que l'héroïsme est, pour elle, contagieux comme le mal ; ils sont aujourd'hui trois cents à des titres divers, Pères, Frères, novices ou auxiliaires ; trois cents vivants. Cent sont morts, les plus glorieux. Onze d'entre eux ont versé leur sang par le martyre, le reste a succombé au climat, aux maladies, aux privations, aux fatigues. Si j'en parle ainsi devant vous, ce n'est pas par un sentiment de complaisance qui serait misérable, c'est pour donner le sceau du sacrifice à leur témoignage, et ne plus laisser, enfin, subsister de doute sur les horreurs qu'ils nous révèlent. Je me rappelle le mot d'un philosophe chrétien de mon pays qui, parlant de la fondation du christianisme et des objections dirigées contre son histoire, y répondait par cette raison simple et sublime du martyre des Apôtres et des Évangélistes : " Il faut croire, disait Pascal, à des témoins qui se font égorger." C'est le récit de témoins qui se font égorger que je vais vous faire entendre aujourd'hui après tout ce que vous connaissez déjà.

Pour ne rien confondre et bien préciser les parties de l'Afrique auxquelles se rapportent ces témoignages, il faut vous dire tout d'abord dans quelles régions mes missionnaires sont établis. Ils occupent, depuis plus de dix ans, le Sahara et la région des grands lacs, depuis les sources du Nil jusqu'au sud du Tanganika, ainsi que le Haut-Congo belge. C'est de là qu'ils m'écrivent et c'est aussi de ces régions, immenses du reste, que je veux vous entretenir, laissant aux voyageurs ou aux missionnaires qui vivent sur d'autres points de notre continent, à instruire l'Europe de ce qu'ils voient.

Pour parler tout d'abord des premiers, je veux dire des Missionnaires du Sahara, ils témoignent donc, malgré ce que d'autres en ont pu dire, que l'esclavage règne toujours avec les mêmes proportions qu'autrefois, dans toutes les contrées de l'Afrique du Nord qui sont au sud des possessions européennes. La chasse à l'esclave, pour ces contrées, se fait jusqu'à la hauteur du Niger, dans toutes les régions où les Nègres n'ont pas encore été soumis, de fait, aux rites de la religion musulmane. La vente, au contraire, a lieu publiquement dans toutes les provinces mahométanes. Ainsi toutes les villes de l'intérieur du Maroc ont des marchés où arrivent les caravanes esclavagistes. Il y a quelques années, cinq ans à peine, ces marchés existaient dans les villes du littoral, et jusqu'à Tanger, en face même de votre Gibraltar. S'ils ont fui, depuis, loin de nos regards, pour se réfugier dans les villes de l'intérieur, vous savez à quoi on le doit : c'est l'honorable Secrétaire de l'Association qui nous réunit aujourd'hui (1) qui, par ses plaintes éloqu岸tes et indignées, a forcé ces marchands infâmes à cacher du moins leur œuvre. Mais, dans l'intérieur, les marchés se tiennent encore et l'on y voit les Musulmans s'approvisionner ouvertement, plusieurs fois chaque année, du misérable bétail humain. Il en est de même des oasis sahariennes, c'est-à-dire, de toutes celles qui se trouvent aux frontières de l'Algérie, de la Tunisie, de la Tripolitaine et jusqu'à l'Egypte.

A la vérité, et pour ne rien dire que d'exact, ainsi que m'y oblige mon titre de témoin, l'esclavage domestique n'a point dans cette région le caractère de boucherie constante qu'il a pris, comme je vous le prouverai, sur les hauts plateaux du cœur de l'Afrique. Une fois achetés et reçus dans l'intérieur de familles musulmanes, ils y sont traités avec assez de douceur. C'est l'intérêt des maîtres de ne point faire périr des esclaves qui leur reviennent cher, à cause de la distance. Peut-être, aussi, le voisinage des Européens effraie-t-il les esclavagistes. Ils craindraient que les gémissements et les cris des victimes ne vinssent jusqu'à nos oreilles...

Mais une condition spéciale donne cependant à ce com-

(1) M. Allen, secrétaire de l'*Anti-slavery Society*.

merce transsaharien un caractère d'atrocité : c'est la traversée du désert qui, avec le troupeau de femmes et d'enfants que les caravanes traînent après elles, exige des mois entiers de voyage. Voyage affreux où il faut marcher à pied sur un sable aride, sous un soleil brûlant, dans un pays où les aliments manquent souvent, et l'eau plus encore. Il y en a pour les marchands esclavagistes, mais les enfants et les femmes ne reçoivent que juste ce qu'il faut pour ne pas mourir, car ils frustreraient, en mourant, leurs bourreaux du gain qu'ils en attendent. Les Touaregs sont le plus souvent les convoyeurs de ces troupes humaines. Leurs cœurs sont aussi durs que le fer de leurs lances, et une poignée de sorgho cru, chaque soir, une gorgée d'eau, c'est tout ce qu'ils donnent aux esclaves, qui cheminent chargés de l'horrible fourche. Ceux-ci tombent ; c'est la mort. L'œil exercé du marchand sait reconnaître si la victime doit lui échapper avant la fin du voyage. S'il le constate, d'un coup de barre il l'achève. Les hyènes, les chacals viendront dévorer leurs chairs, laissant les squelettes blanchis, pour marquer le chemin des marchés du Maroc ou du Fezzan.

Mais le commerce des esclaves dans le Sahara et les provinces du nord, dont Tombouctou est le centre, n'est rien, à côté de celui des hauts plateaux de l'intérieur. C'est de celui-là surtout que je dois vous parler. C'est là que nos Missionnaires sont, en ce moment, les témoins des faits dont agonise tout un continent.

On ne savait pas bien encore, il y a vingt années, ce qu'était le cœur de notre Afrique. On en parlait comme d'un désert inhabitable et stérile. Il s'est trouvé, au contraire, et mes Missionnaires me le confirment chaque jour, que c'en était la portion la plus belle, la plus riche et la plus heureuse. On ne l'avait jugée que d'après les terres du littoral. Là, en effet, le climat est malsain, souvent mortel, le travail difficile, presque impossible pour l'Européen. Les traditions antiques, dont les traces se retrouvent jusque dans Hésiode et dans Hérodote, semblaient annoncer pourtant que l'intérieur de l'Afrique ne ressemblait point à ses rivages, et ce qui ne l'annonçait pas moins, c'était l'existence de ses grands fleuves : le Niger, le Congo, le Zambèze, le Nil surtout qui

excitaient à bon droit la curiosité et les conjectures des géographes, des historiens, des philosophes. Ils ne se trompaient pas, comme on l'a vu depuis, sur l'importance de ces cours d'eaux mystérieux.

Après les terres basses du littoral, on a donc constaté que le centre de l'Afrique s'élève sur deux plateaux ; l'un de deux à trois mille pieds anglais plus haut que le niveau de l'Océan : l'autre, immense, mesurant des milliers de milles de longueur et superposé au premier de deux à trois mille pieds, en moyenne, ce qui lui donne une altitude totale de quatre à cinq mille pieds au-dessus des mers. Ces deux plateaux, inondés chaque année, à des époques fixes, par les pluies torrentielles que leur portent les nuages formés sur l'Océan Atlantique et l'Océan Indien, sont comme constellés de grands lacs ou, pour parler plus justement, de mers intérieures : réservoirs immenses que la nature a creusés. De ces mers ou de ces grands lacs, comme on les appelle, sortent les quatre fleuves de l'Afrique avec leurs affluents innombrables. C'est ce qui rend ces contrées si belles et si fécondes. Une imagination trop vive et les quatre grands fleuves aidant, quelques-uns y ont même, en ces derniers temps, voulu voir l'antique paradis terrestre. L'altitude y tempère les ardeurs du soleil. Au bord du Nyanza et du Tanganika, la chaleur du jour ne dépasse pas 32 degrés centigrades, et chaque nuit la température descend à 17 ou 18 degrés. La terre est d'une richesse rare. Je ne parle pas des mines nombreuses dont on voit les indices et qui promettent des trésors à l'industrie, je ne parle que de l'agriculture. Aidée par les eaux et par le soleil, elle produit sans peine tout ce qui est nécessaire à la vie. Partout où l'eau coule, quatre moissons sont possibles chaque année. C'est l'expérience que nos Missionnaires en ont faite eux-mêmes pour le blé qu'ils cultivent afin de se procurer la matière du sacrifice eucharistique. Les bois sont d'une beauté, d'une force, qui excitent l'admiration des explorateurs. Toutes ces richesses réunies devaient naturellement attirer et fixer une population nombreuse. C'est ce qui est arrivé dans le cours des temps. Nulle part, dans l'Afrique, on ne voyait de villages plus nombreux et plus peuplés. La paix y

régnaient, les familles étaient patriarcales ; les armes à feu inconnues ; on ne les trouvait que vers le littoral, ou sur les bords du Zambèze où les Portugais les avaient importées.

Coincidence douloureuse, c'est au moment même où les grands explorateurs et les premiers Missionnaires pénétrèrent, il y a vingt-cinq ans, dans ces régions pour y porter la civilisation et la foi, que les marchands esclavagistes, instruits peut-être par ceux-là mêmes qui avaient servi de guides aux voyageurs, y firent invasion à leur tour. Leurs points de départ furent l'Égypte et le royaume de Zanzibar.

Leurs chefs principaux, les métis, race horrible, issue d'Arabes et de noirs du littoral, mulsumane de nom, juste ce qu'il en faut pour professer la haine et le mépris de la race nègre qu'ils mettent au-dessous des animaux, et à qui, pour lui donner ce qui lui est dû, on ne doit que l'esclavage, et, si elle résiste, les supplices et la mort. Hommes affreux, sans conscience comme sans pitié, également infâmes pour leur corruption bestiale et pour leur cruauté, ils justifient le proverbe africain : " Dieu a fait les blancs, Dieu a fait les noirs, c'est le démon seul qui fait les métis."

Nos Pères arrivèrent donc, il y a onze ans, sur les hauts plateaux de l'intérieur, à Tabora, au Tanganika, au Nyanza sur le haut-Congo, pour voir l'œuvre de mort qui s'organisait déjà, croître et enfin tout détruire de proche en proche. Ces belles contrées furent pour les métis, dans ces premiers temps, les greniers d'une double richesse. La vie y était facile ; l'ivoire, principal objet de leur commerce, d'une abondance extrême ; on n'était jamais encore venu le chercher si haut ni si loin, et dans certaines provinces, comme le Manyéma, non loin du Tanganika, on en trouvait une quantité si grande qu'on se servait des défenses d'éléphants pour clôturer les jardins et dresser les montants des huttes sauvages. Ce fut par l'ivoire que commença la ruine de ce pays infortuné. Il ne suffisait pas de l'acheter à vil prix ou de s'en emparer par la force, il fallait le transporter à la côte. Or, pour le transport, dans cette portion de l'Afrique, on n'a d'autre moyen que l'homme. Les routes ne sont que des sentiers ardues, les animaux domestiques sont tués par la morsure de la tsétsé. Pour avoir des hommes, les traitants

firent des esclaves. Les moindres prétextes suffirent pour trouver des sujets de querelles, c'est-à-dire, de massacres prémédités. Sans pitié, sans merci, les brigands tombaient sur une population inoffensive, massacraient tout ce qui résistait, enchaînaient le reste, et, par la menace ou par la force, obligeaient les hommes à servir de bêtes de somme jusqu'à la côte où ils étaient vendus, en même temps que l'ivoire qu'ils y avaient porté.

C'est ainsi que tout commença, mais la cupidité et le sang ont leur ivresse ; ivresse terrible qui ne s'assouvit plus, lorsqu'elle n'est pas réprimée par la force. L'histoire des tyrans païens nous l'avait déjà bien montré. C'est cette ivresse du sang, ce mépris de la vie humaine qui déshonorent aujourd'hui le cœur de l'Afrique. La population y est opprimée, enlevée et comme fauchée d'une manière incessante. Après un village, c'est un autre ; après une province, c'est une province nouvelle, et bientôt tout est couvert de ruines et de sang. Nos Missionnaires du Tanganika nous écrivent qu'il n'y a pas de jour où ils ne voient passer sous leurs yeux des caravanes d'esclaves que l'on traîne au loin comme porteurs d'ivoire, ou sur les marchés de l'intérieur, comme bétail humain. Peu à peu ces marchés se sont ouverts partout ; ce sont les femmes et les enfants qui y sont surtout vendus, maintenant. Depuis que l'ivoire s'épuise et devient rare, les hommes ne sont plus nécessaires ; ils fuient, d'ailleurs, lorsqu'ils sont entre les mains de leurs nouveaux maîtres et on les tue. Les cruautés commises ainsi défient toute description, et les fléaux d'une telle *chasse*, puisque c'est le nom qu'on lui donne et qu'il faut lui donner pour en présenter une idée juste, dépassent tous les fléaux. Jamais, sur aucun point du monde connu et dans aucune page de l'histoire, on n'a vu tuerie, boucherie semblable et pareil mépris du sang.

Déjà des millions de créatures humaines ont ainsi succombé durant ce dernier quart de siècle. Mais la proportion augmente toujours, et, pour les hauts plateaux de l'intérieur, nos Missionnaires dépassent encore le chiffre donné par Cameron, pour le commerce du Zambèse et du Nyansa. Or, Cameron, l'un des hommes de l'Angleterre les plus dignes

d'être écoutés en pareille matière, par sa longue expérience de la traite africaine, par son courage, par son noble cœur, estimait déjà, de son temps, que cinq cent mille noirs, *au minimum*, étaient alors vendus, chaque année, sur les marchés de l'intérieur.

Il est ici, du reste, pour confirmer encore son témoignage et la parfaite conformité de nos sentiments et de nos vues.

Il a voulu me l'écrire dans une lettre que j'ai reçue au moment même où j'allais me rendre au milieu de vous ; je lui demande de m'autoriser à la rendre publique. Beaucoup de choses nous divisent peut-être, commandant ; mais sur celle-là nous ne pouvons qu'être, comme je l'ai dit tout à l'heure, d'accord en tout.

La cruauté, par suite de cette ivresse du sang, que je vous ai signalée, suit la même progression que le nombre. Autrefois les envahisseurs se contentaient au milieu d'une population sans défiance, de prendre ceux qui leur tombaient sous la main. Aujourd'hui, j'apprends, d'après mes témoins oculaires, des scènes où la sauvagerie le dispute à la rage du mal. Les noirs des villages de l'intérieur, sachant désormais ce que veulent leurs agresseurs, prennent la fuite dans les futaies voisines de leurs villages. Ils espèrent y échapper à leurs coups. Ecoutez le procédé que les esclavagistes emploient pour les *rabattre*. — C'est un terme impie, mais c'est l'excès même de la cruauté qui force la langue à user pour l'homme des termes jusqu'ici réservés aux fauves ; — c'est du reste l'usage de l'Afrique intérieure : les noirs eux-mêmes, quand ils ont des esclaves, ont adopté les termes des esclavagistes et ne leur donnent pas d'autre nom : *ma bête*, *mon animal*, disent-ils.

La troupe infernale entoure donc les grandes herbes où les naturels se sont réfugiés et y mettent le feu. L'incendie est vite allumé dans les pays du soleil. Bientôt ce sont de toutes parts des cris de terreur et de désespoir, et tout ce qui n'est pas atteint par la flamme, étouffé par la fumée sort, en fuyant, de ce foyer ardent et tombe entre les mains des bourreaux qui attendent, pour tuer les uns et enchaîner les autres. Vous trouverez des récits semblables dans vos explorateurs et vous ne vous étonnerez plus si les provinces popu-

leuses et fertiles du cœur africain sont, l'une après l'autre, réduites en solitudes désolées où les ossements seuls des habitants témoignent désormais que l'activité humaine, la paix, le travail ont été là.

C'est donc à courte échéance la dépopulation complète de l'Afrique intérieure. Si ces considérations d'humanité ne touchent pas l'Europe, qu'elle songe du moins à la difficulté où elle sera bientôt de jamais tirer de ces régions privilégiées les richesses qu'elles semblaient promettre. Une fois la population détruite ainsi, tout travail, par conséquent toute agriculture, toute industrie sérieuse y deviennent impossible au blanc, privé d'une main-d'œuvre indigène. Sans habitants, le voyageur ne pourra plus même trouver ni aliments, ni abris pour sa route, et les sentiers disparaîtront, fermés par l'impénétrable barrière d'une végétation tropicale. Telle est l'œuvre d'aujourd'hui et la situation de demain. Je le répète une dernière fois, avec toute l'énergie de ma conviction : Si l'Europe n'arrête pas rapidement ces excès par la force, le cœur de l'Afrique, dans quelques années, ne sera plus qu'un désert.

Voilà pourquoi je suis ici et je fais entendre devant vous, chrétiens anglais, comme je l'ai fait entendre devant les chrétiens de France, ce cri d'indignation et de détresse.

C'est sans contredit aux gouvernements de l'Europe que l'obligation de sauver l'Afrique est tout d'abord imposée. L'honorable président de ce meeting, avant de me donner la parole, vous a rappelé comment, en 1815, à Vienne et plus tard encore à Vérone, en 1822, ils se sont solennellement engagés à ne plus tolérer l'esclavage dans le monde. Mais il leur en faut la volonté. Et pourquoi ne l'auraient-ils pas ? Est-il une œuvre plus noble, plus grande, plus généreuse ? Sur quelles questions peuvent-ils plus honorablement se consulter et s'entendre que sur la cessation de si effroyables maux ? On parle souvent de leurs alliances, et les peuples, dont aucun, au fond, ne veut la guerre, semblent n'y voir que le prélude des luttes où ils vont s'entr'égorger. Il en faudrait donc revenir à l'amère ironie de notre Montesquieu, lorsqu'il disait, il y a plus d'un siècle, en parlant de l'esclavage colonial : " De petits esprits exagèrent trop l'injustice que l'on

fait aux Africains ; car, si elle était telle qu'ils le disent, ne serait-il pas venu dans la tête des princes d'Europe, qui font entre eux tant de conventions inutiles, d'en faire une générale en faveur de la miséricorde et de la pitié ? ”

Il est vrai que les gouvernements européens pensent à l'Afrique, mais ils semblent n'y penser jusqu'ici que pour s'en emparer. Se réunir en congrès pour tracer des lignes sur une carte et s'attribuer des empires est chose facile. Mais des Etats chrétiens ne peuvent oublier que le droit est corrélatif du devoir.

Les principales nations de l'Europe, l'Angleterre, la Belgique, la France, l'Allemagne, le Portugal ont, par un consentement commun, reconnu et proclamé leurs droits présents et futurs sur l'Afrique. Elles ont dès lors des devoirs vis-à-vis d'elle. De ces devoirs, le premier est celui de ne pas laisser cruellement détruire la race indigène et fermer, de nouveau, en la transformant en d'inaccessibles déserts, la terre que les explorateurs avaient ouverte à la civilisation. C'est là leur premier intérêt.

Mais si la voix de l'intérêt ne parle pas aux gouvernements avec assez de puissance, occupés qu'ils sont par d'autres soucis, il faut les forcer à entendre, pour parler avec Montesquieu, le cri “ de la miséricorde et de la pitié.” Et pour cela il faut que ce cri soit poussé enfin, par tous, avec une telle puissance que l'on soit forcé de lui obéir.

Cette œuvre, c'est sans doute l'œuvre même de la Société anti-esclavagiste (*Anti slavery Society*), qui nous réunit aujourd'hui, celle des hommes éminents qui la président et qui la dirigent, sous les auspices mêmes de l'héritier de la couronne.

Mais une association d'hommes, si puissants qu'ils soient, ne saurait tout faire, et, si j'osais m'adresser à vous, Mesdames, je dirais qu'en un sens très réel, une œuvre “ de miséricorde et de pitié ” est surtout la vôtre. Vous savez mieux que l'homme trouver le chemin du cœur, parce que vous sentez plus vivement que lui ; mais cette raison n'est pas la seule, en ce qui concerne l'esclavage africain.

Les victimes de cet esclavage sont maintenant, en effet, surtout des enfants et des femmes. C'est ce que ne cessent

de me répéter nos missionnaires. Il y a deux jours à peine, je recevais à Londres une lettre de notre Mission du Tanganika, dont le supérieur me répétait la même formule : *“ Ici maintenant, on ne vend plus guère que les enfants et les femmes ; les hommes, on les tue ! ”* Je n'hésite pas à le dire, dans ce partage, les femmes sont plus à plaindre que les hommes.

Les hommes, la mort les délivre d'un seul coup ; les femmes et les enfants, l'esclavage leur réserve mille morts. Il les place sans défense entre les mains de leurs maîtres pour les plus basses débauches et pour tous les actes de la plus horrible cruauté.

J'ai raconté, dans une lettre écrite il y a quelques jours, les supplices de ces femmes infortunées de l'intérieur africain, entre les mains de ceux qui les achètent. Laissez moi rapporter ici un passage de cette lettre :

“ Voici, disais-je, un exemple de cette cruauté, choisi aux derniers rangs de l'échelle sociale, chez un noir pauvre. C'est un de nos Pères qui me le raconta et je l'ai déjà moi-même publié, il y a deux ans.

“ Durant les pluies de la Masika, dit-il, les terrains de la plaine voisine (de Tabora) étaient devenus un marécage. Impossible d'y avancer sans enfoncer dans la boue. Malgré cela, un nègre du village voisin ordonna à sa femme esclave d'aller y ramasser du bois pour cuire le repas du soir. Elle partit ; mais à peine entrée dans les champs, elle commença d'enfoncer et bientôt elle se trouva enfoncée jusqu'aux bras sans pouvoir se dégager et obligée de rester immobile pour ne pas enfoncer encore et périr. Sa voix plaintive appelait à l'aide, mais ceux qui passaient près de là ne faisaient qu'en rire. Le mari, ne la voyant point revenir, se mit à sa recherche avec un bâton, sans doute pour l'assommer. Il la trouva dans cet état pitoyable et, sans rien faire pour la secourir, il lui jeta de loin son bâton pour qu'elle put se défendre, si elle le voulait, lui dit-il avec une atroce ironie, contre les hyènes qui allaient venir à la nuit. Il rentra ensuite chez lui tranquillement. Le lendemain, toute trace de la malheureuse femme avait disparu.”

“ Montons les degrés de l'échelle. Un de nos Pères rapporte, avec horreur, qu'un roitelet du Bukumbi lui disait un

matin, de l'air le plus tranquille du monde : “ *J'ai tué cinq de mes femmes pendant la nuit,*” sans même paraître croire que cela pût être extraordinaire.

“ Allons enfin jusqu'aux puissants. Voici ce que je dis moi-même du roi de l'Ouganda, dans la lettre dont j'ai extrait les citations précédentes : “ Le Révérend Père Lévisque, ancien missionnaire de l'Ouganda, m'a raconté que, se trouvant à la cour du roi Mtéga et attendant, dans l'enceinte extérieure, l'audience de ce prince, tout à coup il vit les portes du *brazah* ou salle royale s'ouvrir avec fracas pour livrer passage à deux soldats armés traînant par les pieds une pauvre femme esclave. Celui-ci venait de la condamner à avoir les oreilles, le nez et enfin la tête coupés à l'instant, pour avoir parlé trop haut avant l'ouverture de son audience. La sentence fut exécutée sur le lieu même devant la foule. Aux cris de l'infortunée qui navraient le cœur des missionnaires, les assistants répondaient par une hilarité bruyante.”

Ces horreurs sont confirmées, on va voir dans quelles proportions, pour la cour nègre de l'Ouganda où se trouvent de mille à douze cents femmes, victimes de tous les caprices du tyran, par un témoin oculaire, l'explorateur Speke.

“ Voici déjà quelque temps, dit-il dans ses *Sources du Nil*, que j'habite l'enceinte de la demeure royale, et que, par conséquent, les usages de la cour ne sont plus pour moi lettre close. Me croira-t-on cependant si j'affirme que depuis mon changement de domicile, *il ne s'est pas passé de jour où je n'aie vu conduire à la mort, quelquefois une, quelquefois deux, et jusqu'à trois de ces malheureuses femmes* qui composent le harem de Mtéga ? Une corde roulée autour du poignet, traînées ou tirées par le garde du corps qui les conduit à l'abattoir, ces pauvres créatures, les yeux pleins de larmes, poussent des gémissements à fendre le cœur :—*Hai Minangé !* (ô mon Seigneur) ; *Kbakka !* (mon roi) ; *hai N'yavio !* (ô ma mère) ;— et, malgré ces appels déchirants à la pitié publique, pas une main ne se lève pour les arracher au bourreau, bien qu'on entend ça et là préconiser à voix basse la beauté de ces jeunes victimes.”

Femmes chrétiennes de l'Europe, femmes de l'Angleterre, c'est à vous qu'il appartient de faire connaître partout de

telles horreurs et d'exciter contre elles l'indignation du monde civilisé. Ne laissez point de paix à vos pères, à vos maris, à vos frères, employez l'autorité qu'ils tiennent de leur éloquence, de leur fortune, de leur situation dans l'Etat, à arrêter l'effusion du sang de vos sœurs. Si Dieu vous a donné le talent d'écrire, employez-le à une telle cause, vous n'en trouverez pas de plus sainte. N'oubliez pas que c'est le livre d'une femme, un roman, "*l'Oncle Tom*," qui, traduit dans toutes les langues du monde, a mis le sceau à la délivrance des esclaves de l'Amérique.

Mais quel est le but pratique pour lequel il faut unir, en ce moment, les Etats de l'Europe ? Je le répète en un seul mot, et très nettement : c'est à employer la force pour la destruction de l'esclavage africain. Le mal est trop profond, trop étendu, pour que l'on puisse le vaincre autrement désormais, avant qu'il n'ait consommé son œuvre.

Par la persuasion, les missionnaires pourront bien convertir des peuplades isolées ; ils sont trop peu nombreux pour que leur action se fasse sentir sur la vaste étendue de l'intérieur africain. Pendant ce temps, la destruction va si vite que tout aura disparu.

J'en dis autant de la charité et du rachat des esclaves. Plusieurs l'ont proposé, dans un sentiment de compassion généreuse, pour soustraire du moins quelques victimes à leur triste sort. Dieu me préserve de détourner les chrétiens d'un sentiment si conforme à leur loi. La charité en est le premier précepte. Mais, d'une part, comment trouver les sommes suffisantes pour le rachat de tant d'esclaves, et, de l'autre, ce rachat lui même ne serait-il pas un encouragement donné à la cupidité des esclavagistes ? Si le rachat est rendu certain, la chasse à l'esclave trouvera des raisons nouvelles pour s'étendre.

Ce qu'il faut, je le dis encore, c'est la force, une force pacifique, sans doute, et seulement destinée à la défense, mais une force armée. On l'a bien vu pour la traite coloniale où tout a été inutile, jusqu'au jour où les vaisseaux anglais, français, américains ont dressé devant les négriers une insurmontable barrière. Ils la maintiennent aujourd'hui dans l'Océan Indien pour empêcher le transport des esclaves

en Asie. Sans doute, il ne réussissent pas à tout empêcher, parce que, grâce à la brièveté des trajets, ils peuvent être accomplis par les Dahours arabes, à la faveur des ténèbres. Mais enfin ils inspirent la crainte. Je ne puis qu'en féliciter hautement le gouvernement britannique, dont le récent *Bluebook* nous montre la persévérance.

Mais, pour l'esclavage de terre, les croisières sont insuffisantes. Il faut y ajouter, suivant la pensée de votre grand Gordon, en ce qui regardait la destruction du commerce des esclaves sur le Nil, des barrières de terre qui ferment aux caravanes les routes des pays à esclaves, et quelques troupes légères qui puissent se transporter partout où la chasse infâme est signalée. C'est la pensée de tous ceux qui connaissent notre question africaine, c'est celle que le commandant Cameron m'exprimait encore, ce matin même, dans sa lettre.

Mais, je suppose que les gouvernements, qui ont souvent des vues ou des intérêts divers, ne puissent ou ne veuillent pas s'entendre ; alors, je le dis avec une égale netteté et une égale franchise, le même devoir passe des gouvernements aux peuples chrétiens. Ils peuvent le remplir ; on le voit bien par les Missions chrétiennes dont les gouvernements se désintéressent, et dont les peuples se sont chargés. L'Angleterre donne à tous, par la générosité de ses aumônes, l'exemple sous ce rapport. La France, les autres contrées européennes font de même avec leurs missionnaires intrépides et leurs œuvres d'apostolat. Pourquoi ne le feraient-elles pas pour une œuvre qui s'ajoute si naturellement à celles de la prédication de la foi ? Pourquoi ne verrait-on pas surgir parmi elles des dévouements personnels, capables de suppléer à ce que les gouvernements ne pourraient faire ? Ils n'ont pas jusqu'ici envoyé un seul homme sur les hauts plateaux de l'Afrique. Pourquoi des associations privées semblables à celles qu'a vues le moyen âge ne les y enverraient-elles pas, afin d'apprendre aux noirs à se défendre contre les oppresseurs ?

Est-ce que Stanley ne nous a pas montré ce qu'un homme, un seul homme, aidé de quelques centaines de noirs, peut faire par son audace et sa persévérance ? Est-ce qu'Emin-Pacha n'a pas su constituer et diriger des forces qui ont

maintenu l'ordre autour de lui ? Et si je voulais vous parler d'un dévouement plus modeste, je pourrais vous citer, sans qu'à coup sûr vous en soyez jaloux, un héros français, un ancien capitaine de zouaves pontificaux qui, depuis près de neuf ans, affronte toutes les privations, toutes les fatigues, tous les dangers de l'équateur africain pour constituer une armée de noirs et protéger par son courage et son dévouement les tribus qui l'entourent. Il se nomme Joubert. D'autres pourront s'engager isolément, ou s'associer comme on l'a fait, dans le passé, pour la même croisade. Ils ne manqueront pas chez vous, je le vois. Déjà, depuis que je suis à Londres, j'ai reçu plusieurs offres semblables. Que ces offres se multiplient ; que nous puissions ainsi, sur les différents points de l'intérieur africain, avoir des Stanley, des Emin, des Joubert, et le problème sera résolu. Car ce qu'il faut, ce n'est pas, comme on pourrait le croire, des armées nombreuses. Ce qu'il faut, ce sont des hommes, même isolés, mais puissants par la vertu, par l'initiative et par le courage, et capables de former les noirs à résister à leurs ennemis.

Il leur manquera encore cependant et il nous manquera à nous-mêmes une chose indispensable, et celle-là doit dès lors être l'œuvre de tous. Le courage guerrier, la vigueur pour affronter les périls et les fatigues ne sont que l'apanage de quelques-uns ; la charité est l'obligation de tous, et ici elle est nécessaire pour fournir les ressources matérielles à ceux qui acceptent de verser leur sang et sacrifier leur vie.

Vous ne pouvez mieux y contribuer qu'en vous associant à l'Œuvre qui nous réunit aujourd'hui, et qui donne à tant de titres et aux catholiques en particulier par la présence d'un cardinal éminent les plus hautes garanties d'honneur. Rien n'empêche, dans les autres pays, d'en créer de semblables. Souvenez-vous seulement qu'en ce moment même où je vous parle le sang coule à flots sous l'équateur africain. Souvenez-vous qu'il ne dépend que de l'Europe de l'arrêter et que, si elle ne le fait pas sans tarder, elle en encourra la responsabilité devant Dieu et devant l'histoire. Il y a dix-neuf siècles, le monde a entendu des lèvres de tout un peuple qui pouvait d'un seul mot arrêter l'effusion du sang innocent, la parole de l'indifférence, de l'égoïsme et de la peur :

“ Que son sang retombe sur nous et sur nos fils. ” Le sang coula, en effet, mais le peuple qui l'avait ainsi laissé répandre y perdit tout ce qu'un peuple peut perdre, son honneur et sa patrie, et nous le voyons aujourd'hui dispersé aux quatre vents de l'univers. Prenons garde que le sang de l'Afrique ne réserve à l'Europe une malédiction pareille. Que Dieu la sauve donc du fléau qui menace de la perdre pour toujours ! Qu'il la sauve en inspirant aux gouvernements des résolutions généreuses, et en suscitant, au sein des peuples, des dévouements et des courages chrétiens.

LE CARDINAL LAVIGERIE ET L'ESCLAVAGE AFRICAÎN

(Du *Moniteur de Rome*)

Les journaux belges nous apportent le résumé de l'admirable allocution que le cardinal Lavigerie vient de prononcer dans la collégiale de Sainte-Gudule à Bruxelles. Nous croyons intéresser nos lecteurs en reproduisant ici quelques accents de cette parole apostolique :

Dans ce que je vais vous dire, il y aura peut-être des vérités difficiles à exprimer ; je m'expliquerai avec la liberté apostolique de mon ministère, avec l'amour, l'estime, le respect, la reconnaissance que j'ai pour votre Belgique, qui m'a aidé dans mes œuvres, qui m'a envoyé des ouvriers, dont deux sont à mes côtés au pied de cette chaire. Ce n'est que pour l'utilité générale du monde chrétien que je parle.

Cependant, je sens le besoin de m'appuyer sur un apologue évangélique, celui du semeur de la parabole citée par saint Matthieu. C'est l'histoire de votre *Congo belge*. Il y a eu là des gens qui se sont endormis, et l'ivraie croît chaque jour davantage d'une manière affreuse ; il est temps que vous vous mettiez à la faucher, si vous ne voulez pas que votre nom soit déshonoré dans l'histoire des peuples chrétiens.

Il y a ici des choses délicates à dire, les unes qui ressemblent à de la flatterie, les autres à de la critique. La flatterie est ici pour votre roi qui a eu une belle et grande pensée : ouvrir l'Afrique à la civilisation, comme il l'a dit dans ses premiers discours, était une pensée souverainement digne d'un roi chrétien ; pour la soutenir, il n'a pas reculé devant les plus grands sacrifices ; à la Conférence de Berlin, il a été entouré des félicitations et des justes éloges de tout le monde

civilisé ; ce jour-là la Belgique a été honorée en sa personne plus peut-être qu'elle ne l'avait jamais été.

Mais autour de l'homme qui semait, ses ouvriers se sont mis à dormir. Je ne veux pas trop appuyer, mais vous me comprenez suffisamment. Ce prince qui vous ouvrait une région barbare soixante fois grande comme la Belgique, comptant, disent les uns, 25 millions et 40 millions d'âmes selon les autres, ce prince méritait de recevoir des catholiques belges un concours plus empressé.

Il s'agissait de la civilisation et de la lumière de la foi. Quel magnifique champ ouvert à votre charité ! Et qu'avez-vous fait pour votre Congo belge ? vous, catholiques, connus du monde entier par votre charité et votre foi ! Où sont vos aumônes ? Elles sont faciles à compter ! Où sont les dévouements qui se sont donnés aux missions du Congo ? Je connais les autres, ceux qui se sont offerts pour soutenir là-bas l'honneur et le nom de la Belgique. Mais vos missionnaires, où sont-ils ? J'en connais, en dix ans, quatre sur les bords du Tanganika et quatre qui vont partir demain. C'est tout ce que la Belgique catholique a fait.

Voilà la vérité, mais si je voulais tout expliquer je devrais entrer dans des détails qui ne conviennent pas à cette chaire.

Maintenant je tiens à vous dire ce que votre sommeil a produit. Il y a quelques mois, on a publié en Angleterre une carte très exacte de l'esclavage africain, en indiquant, par des teintes de plus en plus sombres, les provinces où l'esclavage sévit avec le plus d'horreur. Il y a là six provinces dont la teinte noire indique que l'esclavage a tout ruiné, tout dévoré, tout dépeuplé, et elles sont toutes les six dans le Congo belge ! C'est le pays de toute l'Afrique où l'esclavage sévit en ce moment avec le plus de fureur, où il se manifeste par les cruautés les plus atroces.

Je pourrai vous citer ces provinces et vous citer des témoins belges.

Livingstone, homme admirable et, malgré tout ce qui nous sépare de lui, digne de tous nos respects, nous a tracé le tableau du Manyéma, l'une des provinces les plus voisines de la Mission des Pères belges. Dans la dernière année de sa vie il n'avait pas vu de pays plus beau et plus prospère, dont

la population fût plus dense et plus heureuse. Quelques années après, Stanley le parcourait et il le vit ruiné ; aujourd'hui tous les villages sont brûlés, les cultures sont détruites, les habitants massacrés ou menés en esclavage, à l'exception des musulmans. Car pour eux, en Afrique, il faut l'avouer, la chasse aux noirs est un droit, presque un devoir.

Ils enseignent que le noir tient le milieu entre l'homme et les animaux ; l'homme a donc le droit de le prendre, de le tuer, de le faire souffrir. Et c'est ce qui est arrivé aux habitants du Manyéma. Et il y a péri plusieurs millions de noirs ; le sang versé eût suffi à teindre en rouge pendant longtemps ce Congo qui est le plus large fleuve d'Afrique. Je puis vous en dire autant des Stanley Falls ; c'est Stanley qui nous a décrit ce pays avant et après la visite des marchands d'esclaves. Un million d'habitants y ont été détruits !

Et cela, c'est le nombre seulement ! Ne vous étonnez pas de l'émotion de ma voix ; c'est celle d'un pasteur qui vous parle de ses brebis égorgées.

Je ne puis vous dire tout ce que j'apprends de ces régions désolées ; tous les jours, les missionnaires de Tanganika voient arriver des caravanes d'esclaves. On les voit entasser dans des barques pour passer sur la rive réservée à l'Allemagne, et là sont les marchés où l'on trafique de ce misérable bétail humain. La traite augmente dans des proportions effrayantes.

Et il y a plus affreux encore, ce sont les cruautés dont ces malheureux sont victimes : vous savez comment on leur fait la chasse, comment on les attache pour faire le voyage qui dure des mois entiers, les pieds en sang, sans nourriture, presque sans sommeil, et comment le quart seulement de ceux qui sont partis arrivent au marché, le reste étant mort en route, ou de faim ou sous les coups.

Ici le cardinal se tournant vers un des religieux qui l'accompagnaient s'est écrié : Donnez-moi, mon enfant, donnez-moi cette lettre du Père Vincke, un missionnaire belge, un Brugesois, lettre que j'ai reçue récemment de Koutanga. Je l'avais jointe en note à mon discours prononcé à Londres, mais les journaux ne l'ont pas reproduite. Je tiens à la lire ici du haut de la chaire de Sainte-Gudule, devant ces catholiques belges et ces autels !

L'émotion était profonde. L'auditoire écouta avec horreur, à peine contenue par le respect du lieu saint, la lecture de cette lettre du Père Vincke dont voici la substance :

J'avais autrefois, à plusieurs reprises, visité le marché d'Oudjidji ; mais à cette époque, les esclaves étaient peu nombreux. Je n'avais pas vu le trafic dans toute son horreur. A mon dernier voyage, le marché était encombré d'esclaves venus du Manyéma et des autres régions du Congo belge.

Les esclaves étaient à bon marché (1) à raison de leur nombre et on venait me proposer d'en acheter à vil prix.

Ils étaient là, exténués, hommes, femmes, enfants, dans un désordre affreux, les uns attachés par des cordes, les autres avec des chaînes.

A un grand nombre on avait percé les oreilles et dans les trous on avait passé une corde qui les retenait entre eux !

Les misérables, exténués, épuisés, mouraient plus de faim que de maladie, leurs maîtres refusaient de les nourrir à l'approche du marché.

Mais j'ai vu surtout les horribles conséquences de l'esclavage au cimetière d'Oudjidji sur la voirie où l'on jette les cadavres de tous les esclaves morts avant d'être vendus. Un jeune chrétien voulait s'avancer de ce côté, mais à la vue des nombreux cadavres il recula d'épouvante. Il demandait à un Arabe esclavagiste pourquoi l'on jetait les morts dans un endroit si proche de la ville, celui-ci répondit sur un ton naturel :

“ Autrefois les esclaves étaient moins nombreux, nous étions habitués à les jeter en cet endroit et les hyènes venaient la nuit les dévorer. Mais cet année les cadavres sont en si grande quantité que les hyènes, insuffisantes à les détruire tous, se sont dégoûtées de la chair humaine.”

Un long mouvement d'indignation accueille la lecture de cette lettre navrante. Puis le cardinal s'écrie : “ Comprenez-vous maintenant pourquoi je suis parti afin de m'adresser à l'Europe chrétienne et civilisée ? Est-il possible à un évêque qui sait de pareilles horreurs de ne pas chercher à y porter remède ? ”

Et il cite trois faits seulement qu'il a appris hier même de Pères revenant du Congo.

Quand l'un deux est arrivé au bord du Tanganika, sur le territoire du Congo indépendant, on enterrait un chef et avec lui, suivant l'usage du pays, on enterrait vivants vingt esclaves.

Un chef noir vint engager un Père à lui rendre visite et lui dit pour l'engager : *Si tu viens, je te promets de brûler vivantes huit femmes esclaves devant la maison.* Il considérait cela comme une partie de plaisir !

Enfin, le cardinal Lavigerie cite le nom d'un monstre, un chef noir nommé Menka. Ce chef est artiste à sa façon ; artiste musicien, il a tout un orchestre, surtout des tambours ; mais il trouve que les baguettes seraient trop dures, et pour avoir des baguettes à son goût il coupe les mains de ses esclaves et leur fait frapper les tambours avec leurs moignons mutilés !

Ces traits horribles provoquent des interjections mal étouffées aux abords de la chaire de vérité.

Au cours de cette conférence, le cardinal a donné lecture d'une lettre très importante de l'illustre Cameron, explorateur africain. Cette lettre écrite en français est intéressante par l'accord complet qu'elle établit entre les renseignements et les vues des missionnaires français et catholiques et ceux d'un officier anglais et protestant :

A Son Em. le cardinal Lavigerie

Monseigneur,

Je vois avec beaucoup de joie que Votre Eminence est venue à Londres pour nous recommander à nous autres Anglais la question de la traite.

Pendant les trois ans que j'ai employés à traverser l'Afrique, j'ai été souvent témoin des maux causés par le commerce des esclaves et, auparavant, j'avais passé quatre ans à faire la chasse aux Dahous arabes, qui portaient les esclaves en Asie.

La plupart de ceux qui pensent encore aujourd'hui aux horreurs de la traite, croient que cette question n'intéresse que le transport des esclaves par mer, et que, sur terre, ils ne sont ni si maltraités ni si malheureux.

Monseigneur, j'ai vu les esclaves à bord des Dahous arabes,

accroupis, leurs genoux au menton, couverts de blessures et de plaies, mourant par manque de boisson et de nourriture, les morts liés aux vivants, et la petite vérole ajoutant sa funeste contagion aux misères dont ils étaient accablés.

Mais cela n'est rien encore, comparativement aux horreurs que l'on voit à terre : des villages brûlés, des hommes tués en défendant leurs foyers, des provinces entières dévastées, des femmes violées ; des petits enfants mourant de faim, ou, si quelque mère a obtenu d'emporter avec elle son enfant et que le négrier brutal trouve que la pauvre femme ne peut plus porter à la fois son fardeau et l'enfant, c'est ce dernier qui est jeté à terre, et qui a la tête brisée sous les yeux de sa mère.

Des milliers de pauvres gens portent en de lourds fardeaux le butin même que les maîtres cruels ont peut être volé à ceux qui sont maintenant leurs esclaves, forcés de marcher, même quand ils sont mourants et couverts de blessures, et, en sus de leurs fardeaux, portant des fourches attachées à leur cou.

Les arrêts ne leur donnent nul soulagement. Ils sont forcés de construire les abris de leurs maîtres, et ensuite de se coucher, souvent sans manger, au froid et à la pluie. Quand il arrive qu'un pauvre esclave ne peut plus mettre un pied devant l'autre, au lieu d'enlever la fourche qu'il porte au cou, le négrier la lui laisse, de façon à rendre impossible à ce malheureux d'échapper à la mort. Quelquefois, des hommes ou des femmes, laissés de cette manière à côté des chemins, sont dévorés encore vivants par des bêtes féroces, moins féroces néanmoins que ceux qui les laissent périr sans aucun secours.

Quelques-uns de ceux qui veulent défendre la traite de terre, disent que c'est une nécessité pour le commerce de l'ivoire. Je sais bien que plusieurs des commerçants arabes qui vont chercher l'ivoire en Afrique se font marchands d'esclaves, par suite du manque de bras libres pour porter l'ivoire qu'ils ont amassé. Mais les esclaves employés à ce travail ne sont pas le dixième de ceux que l'on fait aujourd'hui.

Les négriers, qui font tant de mal aux missions écossaises et aux commerçants européens du lac Nyassa, ne sont ni

Arabes, ni marchands d'ivoire. Ce sont des métis abrutis qui veulent avoir ces esclaves parce qu'ils peuvent avec eux vivre sans travailler et se donner les plaisirs brutaux dont ils ont l'habitude. Ils trouvent maintenant le moyen de disposer de leur butin humain en faveur de gens qui se sont engagés à trouver des "émigrés libres." Tous les pays musulmans et quelques uns des noirs païens achètent des esclaves et ne pensent guère à l'ivoire.

Les esclaves, qui, auparavant, trouvaient un marché presque libre en Egypte, sont maintenant transportés dans la Tripolitaine et au sud des provinces barbaresques, à travers le Sahara dont les sables sont parsemés de leurs squelettes. Les grands chefs indigènes, comme Karougo et Muanga, sans même avoir besoin des provocations qui viennent des négriers étrangers, font la chasse aux esclaves sans avoir souvent d'autre raison que leurs caprices. Ainsi chaque nègre veut en posséder un autre, et l'idée d'esclavage se mêle au sang africain. Je dois ajouter que tous les systèmes par lesquels on cherche à pallier l'esclavage sont inutiles, que les gens qui y sont assujettis, qu'ils soient appelés "émigrés libres", "apprentis" ou de quelque autre nom que ce soit, sont la même chose sous un autre nom et donnent occasion dans l'intérieur de l'Afrique à la chasse aux esclaves. Si ces systèmes ne sont donc abolis ou changés radicalement, nous ne réussirons jamais à la supprimer partout. Maintenant, si les gouvernements ne peuvent supprimer la traite de terre par la force, comme le gouvernement anglais l'a fait précédemment sur les côtes occidentales d'Afrique, et travaille encore à le faire dans la mer Rouge et l'Océan Indien, il faut que des gens de toute religion, de tout pays, de toute nation s'allient ensemble pour envoyer en Afrique des expéditions ayant pour seul but l'abolition de l'esclavage.

Quelques-uns (comme les missionnaires) peuvent travailler à ce but, par la force morale, mais les autres doivent se servir d'armes matérielles. Si, sur les grands lacs et à quelques autres points de l'intérieur, nous avions d'autres petites troupes bien armées et bien disciplinées, nous parviendrions bientôt à supprimer le transport des esclaves dans les pays lointains. Jusqu'ici personne n'a rien fait dans ce but, mais

une centaine d'hommes européens pourraient dominer le lac Nyassa, et il en est de même pour les autres grands lacs et quelques lieux placés sur les routes principales. L'Allemagne vient de devenir la maîtresse d'une grande région de l'Afrique, mais jusqu'à présent elle ne témoigne aucune volonté de soulager les maux de ceux dont elle est désormais la souveraine.

J'espère que vous, Monseigneur, vous réussirez à exciter un vif intérêt pour cette question de la traite et que vous parviendrez à trouver le moyen de la supprimer.

L'homme qui assurera la liberté à la race nègre sera le plus digne serviteur de Dieu que le monde aura jamais vu. Agréez, Monseigneur, etc.

LOVETT CAMERON.

MISSIONS D'ASIE.

(Annales de la Propagation de la Foi de Lyon.)

PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DU KOUANG-TONG

Lettre de M. Fleureau, de la société des missions étrangères de Paris, Missionnaire au Kouang-Tong.

MASSACRE DU CHRÉTIEN LAURENT CHUNG.

De toutes les familles des environs de Po-hii, la plus hostile à la religion chrétienne est sans contredit la famille des Chung (cloche), qui compte plusieurs milliers de personnes disséminées dans une trentaine de villages. En septembre 1884, au moment de la débâcle, elle fournit à elle seule, pour le pillage, quelques centaines de recrues. De ce nombre était un homme du village de Pak-hang-Tong, du nom de Chung-Toï-wong, qui, à son métier de charpentier, joignait celui de sorcier. Cette expédition lui valut des livres de religion qu'il appréciait alors fort peu, et une sorte d'obsession du démon dont il ne tarda pas à souffrir étrangement. Poursuivi sans relâche, il eut recours à un chrétien du village de Lang-neu-tong qui l'assura qu'il guérirait s'il consentait à se convertir.

Il n'en fallut pas davantage pour le décider. Il se mit sans plus attendre à étudier les livres qu'il avait volés, puis ceux que lui prêta le chrétien son conseiller. Ces lectures l'amenèrent à croire et à prier. Du jour où il pria, le démon cessa de l'importuner. Quand je rentrai à Ko-chau, le 30 août 1885, il vint aussitôt me demander de le recevoir au nombre des catéchumènes et, dès ce jour, il ne manqua aucun exercice religieux de la petite communauté chrétienne.

Son titre de catéchumène devait lui attirer bien des ennuis. Sa parenté s'était fait gloire de ne compter aucun chrétien. Lorsque ses allées et venues ne furent plus un secret, tous se levèrent contre lui : " Qu'allait-il ainsi faire sans cesse à Long-wo ?... Il n'y avait pas encore un seul chrétien du nom de Chung... Aurait-il l'audace d'être le premier à le devenir ? "

A tous Toi-wong répondait :

— Pouvez-vous garantir que le démon ne me persécutera plus ?

— Non... mais enfin...

— Eh bien, je continuerai à prier et, s'il faut mourir, j'aime mieux mourir chrétien et aller au ciel que d'être étouffé par le démon.

C'est le 15 août 1886 que je le baptisai sous le nom de Laurent. Ce fut pour lui un jour de joie sans mélange. Depuis lors comme précédemment, quoiqu'il demeurât à plus de deux kilomètres, il fut toujours le premier à la chapelle. Il arrivait généralement au point du jour. On aurait dit que le dimanche ne commençait jamais assez tôt. Sa figure s'illuminait, la prière était vraiment pour lui le *juge convivium* de nos saints livres. Durant la semaine, il revenait sans cesse sur les principaux articles de la foi qu'il cherchait à mieux connaître.

Cependant sa parenté continuait à le voir de fort mauvais œil et n'était arrêtée dans ses mauvais desseins que par la crainte de se créer des affaires auprès des mandarins. Elle ne manqua cependant aucune occasion de lui témoigner son animosité. Au mois de décembre son propriétaire retira les terres qu'il lui avait louées, sans lui rembourser le cautionnement qu'ont à verser ici préalablement tous les fermiers.

* * *

C'est au mois d'avril que fut formé le complot qui devait aboutir à sa mort. A cette époque l'hostilité du vice-roi de Canton envers les chrétiens n'était plus un secret pour personne. Les gens du nom de Chung crurent qu'ils pouvaient tout oser. Il fut donc décidé que Laurent serait saisi, conduit à la pagode des ancêtres en présence de toute la parenté

réunie, sommé d'apostasier et, s'il refusait, enfermé dans une cage et noyé.

On espérait d'ailleurs n'être pas réduit à cette extrémité. Un païen du nom de Chung, qui avait, quelques années auparavant, témoigné le désir de se convertir, avait cédé devant les menaces. Toï-wong céderait de même. Tout cela s'était fait en grand secret. Laurent en eut pourtant connaissance et, à plusieurs reprises, il dit aux gens de sa parenté :

— Quand vous aurez pris vos mesures, ne manquez pas de m'avertir afin que je me confesse et puisse aller sûrement au ciel.

Le 15 mai, veille de l'Ascension, il vint à la chapelle pour se confesser. Agni-Shuk, mon voisin, lui dit que j'étais absent et qu'il fallait attendre la Pentecôte. Il n'insista pas, mais dit en se retirant :

— J'aurais pourtant bien désiré me confesser, car je peux m'attendre à tout. Je mourrai à la fin de mai ou au commencement de juin, au plus tard dans le cours de juillet.

Ses prévisions devaient se réaliser.

..*

En Chine, c'est l'usage de distribuer annuellement à chaque famille quelque argent sur les revenus de la pagode des ancêtres. Cette distribution devait avoir lieu pour les gens du nom de Chung au commencement de juin ; il fut résolu qu'on refuserait sa part à Laurent et qu'on prendrait occasion de ses réclamations pour se saisir de lui.

Le 1er juin, jour du marché de Po-hii, le notable Chung-Hi-Shang, du village de On-Tonk près de Meug-Shoui, prévoyant que Laurent viendrait le trouver, se fit accompagner par cinq ou six hommes bien connus par leur force et qu'il avait à dessein fait boire démesurément.

Le frère aîné de Laurent, mis au courant par des amis, l'engageait à rester chez lui.

— Bah ! répondit-il, s'ils ont décidé ma mort je ne puis leur échapper. Mieux vaut que ce soit aujourd'hui.

Il se rendit donc à la boutique où Chung-Hi-Shang se tient d'habitude. A peine eut-il formulé sa réclamation qu'Hi-

Shang commanda de le saisir. Les bourreaux qui se tenaient prêts se jetèrent aussitôt sur lui, le frappant du pied, du poing, à la tête, à la poitrine, par tout le corps.

—Renonce à la religion chrétienne, hurlait Hi-Shang, en le frappant à la tête de sa pipe chinoise, véritable massue, et on te donnera la part qui te revient.

—Je n'apostasierai pas, répondit Laurent ; si vous ne me donnez pas ce qui m'est dû, je n'en passerai.

S'adressant à quelques vieillards qui assistaient à la scène :

—Il y a des hommes qui ont déshonoré notre parenté par leur conduite, on ne leur refuse pas leur part. Pourquoi me refuser la mienne ? Je n'ai jamais volé, je me suis toujours conduit honnêtement. Je suis chrétien, c'est vrai ; mais aucune loi ne le défend.

Pendant cette scène, qui dura plus d'une heure, Laurent s'abstint de frapper, alors qu'il aurait parfaitement pu se défendre, étant d'une force au-dessus de la moyenne. Le lendemain il dit à ce propos :

—J'avais bien envie de frapper, mais je me suis rappelé le commandement de Dieu et je n'en ai rien fait.

..*

Les païens remarquèrent avec admiration qu'il ne poussa pas un cri, ne fit pas entendre une plainte. Après cette scène on lui garrotta les mains comme à un criminel et on le poussa en dehors du marché pour recommencer à le battre. Son frère étant venu intercéder en sa faveur, Hi-Shang lui fit promettre de conduire Laurent le lendemain à la pagode des ancêtres, où la parenté devait se réunir pour le juger, puis il permit de le ramener préalablement à son domicile. Mais notre néophyte n'entendait pas les choses de la sorte.

—Vous m'avez mis, dit-il, dans un état tel que je ne guérirai jamais. Qu'irai-je faire chez moi ? A vous de me guérir ou de m'achever. Je demande qu'on me conduise dès ce soir à la pagode.

Hi-Shang y consentit et choisit pour l'accompagner un de ces désœuvrés qui, moyennant finances, se prêtent à toutes les besognes.

Au sortir du marché de Po-hii se trouve un escalier en pierre de plus de vingt degrés qui aboutit à un petit pont sur lequel on traverse la rivière. Laurent, qui marchait les mains liées, la tête rejetée et maintenue en arrière, ne le vit pas et roula de haut en bas sans pouvoir se retenir ni amortir en aucune façon sa chute. Sur le pont formé de deux planches juxtaposées, il fit un faux pas et tomba dans la rivière. Son conducteur se donna le cruel plaisir de le laisser se débattre quelque temps dans l'eau avant de l'aider à se relever.

* * *

Plus mort que vif, la figure et le corps horriblement tuméfiés, Laurent se traînait sur le chemin qui conduit de Po-hii à la pagode de Ma-po, située à deux kilomètres au-dessous de Long-wo.

Près du village de Shik-pôlau, il reconnut un chrétien qui travaillait au bord du chemin et lui adressa la parole :

—Toï-wong, lui dit alors le chrétien, rappelle-toi Notre Seigneur Jésus-Christ.

—Je me le rappelle, répartit Laurent. Dis au Père et à mes frères d'être sans inquiétude ; à la vie, à la mort, je suis et demeurerai chrétien.

Un peu plus loin, il rencontra le fils de sa sœur, également chrétien.

—Va dire à ma femme, lui recommanda-t-il, qu'elle ne se chagrine pas à cause de moi ; qu'elle cultive ses terres et élève bien ses enfants.

* * *

N'ayant eu aucune connaissance du complot, ne pouvant croire qu'on se porterait contre lui aux derniers excès, le 11 juin, au point du jour, j'envoyai le même neveu lui faire visite, l'interroger, sauf à aviser ensuite.

—C'est le Père qui t'envoie ? dit aussitôt Laurent.

—Oui, répondit le neveu, il veut savoir en quel état tu es et te recommande de prier beaucoup.

—J'ai prié toute la nuit dernière. La douleur ne m'a pas permis de dormir un seul instant. A l'heure actuelle,

je ne pourrais me tenir debout. Je suis un homme perdu. Alors même qu'on me relâcherait, je mourrais certainement des suites de mes blessures.

J'ai su depuis qu'à son arrivée à la pagode on lui avait offert de la viande, des légumes et du vin. Il refusa la viande.

—C'est aujourd'hui jour d'abstinence ; il y aurait là un bœuf tout entier que je n'y toucherais pas.

Il mangea des légumes et but quelques gorgées de vin.

—Mon supplice n'est pas achevé, continua-t-il ; il faut que je prenne des forces pour aller jusqu'au bout. Si je venais à perdre connaissance, on dirait que le courage m'a manqué... Il y a en ce bas-monde bien des genres de célébrité, ajouta-t-il encore ; les voleurs ont la leur. Quant à moi, c'est comme chrétien que je veux me faire un nom. Ce serait peu s'il n'y avait après cela le paradis.

Il eut un moment d'amertume contre ses bourreaux.

—Faut-il qu'ils m'aient mis en pareil état, les misérables ! Je n'en prendrai jamais mon parti.

Tout cela d'ailleurs sans le moindre emportement.

* * *

Son neveu le quitta lorsqu'il s'apprêtait à prendre son repas. Il refusa comme la veille et pour la même raison la viande de porc et se contenta de quelques légumes qu'il mangea sans appétit et but un bol de vin. A ce moment sa jeune femme et ses enfants étaient assis auprès de sa natte. Il les appela, leur donna avec le plus grand sang froid les renseignements nécessaires, leur indiqua ce qu'on lui devait d'argent de côté et d'autre, les petites dettes qu'il avait lui-même contractées, leur remit sa bourse et leur dit de se retirer.

Alors eut lieu une scène déchirante. Sa femme, ses petits enfants, refusant de sortir, se tordaient auprès de sa natte en poussant des cris. Laurent eut un mouvement d'impatience.

—Retournez à la maison. Laissez-moi. Je n'ai plus que quelques instants à vivre ; j'en ai besoin pour prier.

Tout cela fut dit brusquement, à l'effet, j'imagine, de

mieux dissimuler son émotion, car il était bon père. Les honnêtes païens qui lui avaient mis le corps en lambeaux, s'en montrèrent fort scandalisés.

* * *

Il était alors dix heures du matin. La tourbe des persécuteurs, qui avait déjeuné à Po-hii, arrivait à la pagode. La cage dans laquelle on devait l'enfermer pour le jeter à l'eau, était là toute prête. On l'avait commandée à l'avance et payée deux cents sapèques. A la tête des bourreaux figurait un bachelier militaire, neveu de Chung-Hi-Shang et comme lui du village d'Ou-Tong. C'est lui qui prit la parole. Se penchant sur la natte et tenant à la main son soulier dont il s'apprêtait à le frapper :

—Tu vas, cria-t-il à Laurent, renoncer à la religion chrétienne.

—Non, répondit Laurent, je n'y renoncerai pas.

—Tu vas y renoncer, reprit le forcené en le frappant à la figure, où l'on te jettera à l'eau.

—Le plus tôt sera le mieux. Plus tôt vous m'aurez noyé plus tôt je serai au ciel.

—Tu vas adorer les ancêtres, te dis-je.

—Je respecte les ancêtres, mais je n'ai pas la moindre vénération pour vos tablettes de bois.

—Il faudra pourtant bien que tu te prosternes devant elles.

Et là-dessus on l'oblige à se lever et on le traîne devant l'autel où sont rangées les tablettes. On veut le contraindre à s'agenouiller, mais Laurent se raidit en dépit de la douleur.

—M'agenouiller devant Dieu, j'y suis tout disposé, mais devant vos tablettes, jamais. Je n'ai que trop donné au démon. Il n'aura désormais plus rien de moi.

Et les coups pleuvaient comme grêle. Pa-Shan, neveu d'Hi-Shang, furieux, lui donnait de violents coups de pied dans le côté. Laurent ne perdit pas un seul instant son sang-froid. A chaque question il répondait du ton le plus naturel, parfois avec une pointe de malice, entremêlant ses explications de cris plaintifs que lui arrachait la douleur à chaque mouvement.

— Il y a près de quatre mille personnes du nom de Chung ; c'est moi qui suis le mieux partagé.

— Et comment ?

— Parce que je vais aller au ciel ; tandis que vous, le jour où vous mourrez, vous irez en enfer.

Quand on le reconduisit à sa natte après un supplice d'une heure, il était horrible à voir. Il n'avait plus figure humaine. De son corps tuméfié pendaient des lambeaux de chair. Son bras droit était inerte et il avait plusieurs côtes enfoncées.

.

Après la violence, ce fut le tour de la ruse ; après les bourreaux, les faux amis. Ils vinrent l'un après l'autre le conjurer de dire une parole.

— Avoue que tu n'adores plus le Maître du ciel et on te relâchera. On consent même à te donner deux mille sapèques pour acheter des remèdes.

— Jamais, répondit Laurent.

Sa femme se joignit aux faux amis sans l'émouvoir davantage. Il serrait entre ses mains une médaille de la très sainte Vierge, la médaille de son baptême.

— Si on lui arrachait cette médaille, dit quelqu'un, on parviendrait peut-être à le faire céder.

— Essayez, répondit un autre ; il mourra plutôt que de l'abandonner.

On lui laissa quelques moments de répit. Il en profita pour reprendre ses prières qu'il continua sans interruption.

.

Cependant sa femme encore païenne était accourue à la résidence.

— Père, me dit-elle, on ne lui demande qu'une parole. Faites-lui dire de céder. Il vous écouterà.

Comme je lui objectais que c'était chose impossible.

— C'est vous, s'écria-t-elle en s'animant, qui l'avez engagé à se faire chrétien. S'il meurt, c'est vous qui devrez nous nourrir, mes enfants et moi.

.

Le notable Chung-Hi-Shang était une vieille connaissance. En 1884, au moment du pillage, il n'avait pas dédaigné, lui notable, de me voler une croix d'autel. La veille, à Po-hii, il avait dit à un chrétien :

—Dis au Père que l'affaire de Toï-wong ne concerne nullement la religion. J'irai d'ailleurs le voir à ce sujet en me rendant à Ma-pon.

Le jour même, à la pagode, il avait préparé une lettre qui ne me fut pas adressée. J'envoyai mon catéchiste et un chrétien lui demander des explications. Ils furent fort mal reçus et on refusa de les laisser entrer. Finalement Hi-Shang sortit et répondit que je devais me tenir tranquille, que ce qu'on reprochait à Toï-wong, ce n'était nullement sa religion.

Il y avait alors dans la pagode et aux environs plusieurs milliers de personnes. Des femmes massées à la porte pleuraient et demandaient grâce. J'ai su depuis qu'on avait pris des mesures pour repousser une attaque des chrétiens dans le cas où elle se serait produite.

..

Cependant la parenté devenait de moins en moins exigeante. Il ne s'agissait plus maintenant pour Laurent d'abandonner en réalité la religion chrétienne, mais simplement de dire qu'il l'abandonnait, à l'effet d'épargner un échec aux chefs de la famille. Le lendemain il lui serait loisible de retourner à la chapelle.

—Si je disais que je renonce à la religion, répondit Laurent, je mentirais, et je ne mentirai pas.

—Qu'importe ? insistait-on ; demain tu pourras recommencer à prier.

—Vraiment ?... Est-ce que vous consentiriez, vous autres, à vous passer de souper ce soir ?

—Non.

—Eh bien, moi, je ne puis davantage me passer de prier.

— Pourquoi donc, disait-on encore, remue-t-il toujours ainsi les lèvres ?

Il est fou, répondit quelqu'un.

— Il récite ses prières, ajouta un autre.

.

Les chefs de la parenté, désespérant de vaincre sa résistance, firent apporter la cage. La femme de Laurent se précipita pour arrêter son mari. Un notable de Won-Tong, po la maltraita et finit par l'écarter.

Laurent s'était agenouillé et pria les mains jointes. Quand il eut fini, il s'étendit de toute sa longueur, entra de lui-même dans la cage jusqu'aux épaules et dit alors à ceux qui l'entouraient :

— Aidez-moi, je ne pourrai jamais m'y introduire.

On l'y poussa. La cage, de forme cylindrique, avait une longueur de plus de quatre pieds. Le corps y entra jusqu'au-dessous des genoux. Quatre robustes gaillards enlevèrent la cage et la portèrent au bord de la rivière à une cinquantaine de mètres de l'eau.

Il était alors environ 3 heures. Les lèvres du martyr horriblement tuméfiées continuaient à s'agiter silencieusement. Sa main serrait convulsivement la médaille de la très sainte Vierge. Son neveu se pencha et lui dit :

— Mon oncle, tu te rappelles les paroles du Père ?

— Oui, répondit-il.

Quelqu'un lui demanda :

— Le Père a-t-il encore quelque chose à lui donner ?

— Non, reprit Laurent, si j'étais malade chez moi, il me conférerait le sacrement d'extrême-onction. Ici il n'a rien à me conférer. Il prie pour moi.

Cependant ses amis renouvelaient leurs instances.

— Jamais, affirma-t-il, je ne renoncerai à la religion.

— Et, s'adressant à son neveu qui s'était penché vers lui :

— Si je retourne chez moi, je n'en mourrai pas moins et perdrai ainsi du même coup mon corps et mon âme. A quoi bon tant d'instances, ajouta-t-il, poussez-moi du pied et que ce soit fini. Je ne vous en saurai pas mauvais gré, car c'est de grand cœur que je souffre.

* * *

Il y avait plus d'une heure qu'il était là, importuné par les cris des uns, les supplications des autres ; la patience lui manqua. Nouveau saint Ignace, il se mit à presser les bêtes féroces qui hésitaient à le dévorer.

—Si les chefs de la parenté, dit-il, n'ont pas le courage de m'achever, ce ne sont pas des hommes.

Mais un nouveau genre d'amis revenaient à la charge. Il ne s'agissait plus d'apostasier, mais de reconnaître qu'il avait manqué d'égards envers les notables.

Son neveu joignit ses instances à celles des amis.

—Cela, dit Laurent, je puis le dire, mais à condition qu'il sera bien entendu que je n'apostasierai pas, car à la vie, à la mort, je suis et demeurerai chrétien.

Sous cette forme ses excuses ne furent pas agréées. La parenté voulait l'apostasie. Alors, parmi ceux qui avaient accepté l'office de bourreau, deux soulevèrent la cage et la jetèrent à l'eau. Pendant qu'un troisième la retenait avec une corde pour l'empêcher d'aller à la dérive, un quatrième, armé d'un long bambou, l'enfonça et la maintint dans la rivière. Durant un temps qui parut énorme à tous, l'eau resta complètement immobile. Celui qui tenait la corde ayant donné une secousse, Laurent fit un soubresaut, et la cage échappant au bambou revint sur l'eau. On l'y replongea. Il y eut un léger remou. L'âme de Laurent était délivrée.

* * *

En septembre 1884, Chung-Hi-Shang avait dit :

—Il n'y a pas un seul chrétien du nom de Chung et si jamais il venait à l'idée de quelqu'un des nôtres de se convertir, nous saurions bien l'en empêcher.

Dieu entendit son défi : un des leurs demanda et reçut le baptême.

Le 11 juin 1887, après la mort de Laurent, Chung-Hi-Shang aurait dit encore :

—Il y avait un chrétien du nom de Chung, nous venons

de le noyer. Nous verrons bien si un autre osera se convertir!

Dieu a certainement entendu ce nouveau défi. Qu'il daigne le relever et nous donner des catéchumènes dignes de Laurent!

MISSIONS D'AFRIQUE

(Annales de la Propagation de la Foi de Lyon.)

VICARIAT APOSTOLIQUE DU NYANZA.

Lettre de Monseigneur Livinhac, de la société des missionnaires d'Alger, vicaire apostolique au Nyanza, à Messieurs les Présidents et Membres des Conseils centraux de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Saint-Joseph de Kipalapala, 17 août 1887.

Je ne veux pas quitter Saint-Joseph de Kipalapala, dans le vicariat apostolique de l'Ounyanymbé, où m'a appelé le sacre de Mgr Charbonnier, évêque d'Utique et vicaire apostolique du Tanganyka, sans vous écrire quelques lignes pour vous exprimer ma reconnaissance et recommander nos œuvres à votre inépuisable charité.

PERSÉCUTION.—UN NOUVEAU MARTYR.

Depuis la lettre que j'eus l'honneur de vous adresser, au mois de septembre de l'année dernière, l'orage de la persécution n'a cessé de gronder plus ou moins sourdement, sur notre chère mission du Bouganda. Mais la Providence, par

des circonstances imprévues, l'a empêché d'éclater jusqu'à ce jour, ou du moins, jusqu'à la fin du mois de mai, date des dernières nouvelles.

Vers le mois de mars, Mwanga, excité par les commerçants musulmans venus de la côte du Zanguebar, voulait en finir avec les chrétiens.

—Tu vois, lui disaient ces musulmans, ce que coûtent au sultan de Zanzibar ses bons procédés à l'égard des Européens. Il les a reçus dans son île comme des frères. Durant plusieurs années, ils n'ont eu pour lui que des paroles amies ; mais, les voies une fois préparées, ils ont jeté le masque et mangé son royaume. Voilà ce qu'ils feront dans le Bouganda.

Ils ajoutaient :

—Nous sommes prêts à nous unir à toi, pour lutter contre les puissances de l'Europe, et former un Etat puissant, qui se moquera de Zanzibar et de l'Oulaya (pays des blancs).

Exaspéré, Mwanga résolut de tomber sur les chrétiens, en commençant par les anciens serviteurs de Mtéga, convertis au christianisme, qui se tenaient cachés depuis la persécution.

Il fit courir le bruit, qu'il serait très heureux d'avoir près de lui les pages de son père et de les combler de faveurs. L'un des principaux, Jean-Marie, qui, depuis sa conversion, n'avait cessé de nous édifier par le spectacle d'une piété angélique, alla trouver les missionnaires et leur dit qu'il venait d'apprendre que le roi désirait le voir et lui donner une seigneurie.

—Je crains bien, ajouta-t-il, que les belles paroles de Kabaka ne cachent un piège ; mais, fatigué de ma vie errante, je vais me livrer à lui : il fera de moi ce qu'il voudra.

Jean-Marie alla, en effet, se présenter au roi qui l'accueillit très bien et l'envoya chez le premier ministre, pour recevoir de lui son *bouami* (titre de seigneur). Depuis lors, il n'a plus reparu. Nos néophytes assurent que les bourreaux à qui il fut livré par Katikiro, l'enterrèrent vivant dans une fosse remplie d'eau.

Ses amis, qui attendaient cachés l'issue de sa démarche, se gardèrent bien de l'imiter. Mwanga décréta alors un massacre général. Les missionnaires, informés de cette résolu-

tion par les chrétiens de la cour, firent encore une fois à Dieu le sacrifice de leur vie, s'attendant à recevoir d'un moment à l'autre la visite des *bamboas* (gendarmes-bourreaux).

INCENDIE DE LA CAPITALE.—LE MASSACRE DES CHRÉTIENS
AJOURNÉ.—NOUVELLES APPRÉHENSIONS.

Mais, voilà que, la veille du jour fixé pour le grand massacre, le feu prit à la capitale, et n'épargna aucune des cases gigantesques qui composent la résidence royale.

Aux premières lueurs de l'incendie, le monarque, craignant qu'on ne profitât du tumulte pour attenter à ses jours, s'était réfugié en toute hâte chez le Katikiro. A peine y était-il entré que le feu l'y suivait. Il fut obligé de prendre encore la fuite et de mettre entre sa Majesté et le théâtre du sinistre plusieurs kilomètres de distance. Tremblant de frayeur et croyant à une vengeance divine, il s'écriait : " Qu'avons-nous donc fait à Katonda (Dieu) pour qu'il brûle toutes nos maisons !..."

Mwanga dut songer à faire reconstruire sa capitale et, sur le conseil du Katikiro, renvoya à plus tard le massacre projeté, pour lequel les bourreaux avaient déjà été convoqués.

Tandis que des milliers de travailleurs, venus de tous les points du royaume, faisaient renaître de leurs cendres les cases royales, arriva de la côte un courrier extraordinaire envoyé par le sultan de Zanzibar et le consul anglais. Les lettres dont il était porteur demandaient au roi de Bouganda de laisser à M. Mackay, resté seul de la mission protestante, la liberté de prêcher sa religion ou de lui permettre de se retirer.

Rien de plus juste que cette demande ; aussi M. Mackay crut-il devoir laisser présenter les lettres à Sa Majesté, après avoir prié le porteur, Soliman, qui devait les traduire, d'adoucir certains termes un peu trop menaçants. Malgré cette précaution, elles blessèrent au vif l'orgueil du jeune despote et de tous les seigneurs du pays, car il y était dit que l'Angleterre avait les bras longs, et que le roi du Bouganda pourrait bien l'apprendre à ses dépens. Permission fut accordée, quelques-uns disent même, ordre fut donné à M.

Mackay de se retirer. J'ignore s'il a déjà quitté le nord du lac Nyanza. Quoi qu'il en soit, la démarche du sultan de Zanzibar et du Consul anglais a de nouveau mis le roi en fureur contre les blancs, contre leur religion et contre ceux qui l'ont embrassée. Les catholiques ont été les premiers à en souffrir, car, quelques instants après l'audience, Mwanga faisait enchaîner un néophyte de ses pages, Anselme, et déclarait qu'il allait faire exterminer tous ceux qui priaient.

Les Arabes, ennemis jurés du nom chrétien, le poussent à cet acte de barbarie, par les mensonges les plus incroyables.

“ Plus de quarante blancs, lui disent-ils, appartenant à toutes les nations de l'Europe, s'avancent vers le Bouganda à la tête d'armées innombrables. Il y en a qui viennent de l'Orient, d'autres d'Occident, d'autres du côté de l'Égypte. A leur arrivée, les missionnaires et ceux de tes sujets qui ont embrassé leur religion feront cause commune avec eux et leur serviront de guides, à travers les provinces de ton royaume.”

De pareils mensonges sont bien de nature à pousser à bout un pauvre roi nègre sans instruction et sans expérience, et on ne s'étonne pas qu'il ait pensé à faire brûler nos confrères dans leur propre case, et à exterminer jusqu'au dernier de nos chrétiens. Heureusement une circonstance providentielle vint encore une fois obliger le tyran à remettre à plus tard l'exécution de ses barbares desseins. Depuis la mort de Mtéça, les relations entre le Bouganda et le Bounyoro n'étaient rien moins qu'amicales, Rabaréga, roi du Bounyoro, refusant de payer au nouveau Kabaka le tribut qu'il payait à son père.

Mwanga comprit que ce n'était pas le moment d'immoler ses propres sujets et il se hâta de relâcher plusieurs de nos néophytes qu'il avait fait jeter en prison, proclamant, en même temps, la liberté des cultes :

“ Que ceux qui veulent prier avec les blancs, dit-il, prient avec les blancs ; que ceux qui veulent prier avec les Arabes, prient avec les Arabes.”

Les missionnaires et les chrétiens auront donc quelques mois de répit, mais, la guerre finie, quelle que soit son issue, il est impossible de prévoir ce que le bon Dieu nous réserve.

CONSOLATIONS.—LES CHASSEURS D'ÉLÉPHANTS.

Les mauvaises dispositions de Mwanga et ses menaces continuelles n'ont pas arrêté les progrès de notre sainte religion, grâce à l'esprit de prosélytisme des Bagandas. Obligés de se cacher loin de la capitale, au fond des campagnes, nos néophytes ont propagé la vérité autour d'eux et, à l'heure qu'il est, sur tous les points du royaume, le nom de Dieu est invoqué par de nombreux catéchumènes.

Il y a, à quelques journées de marche de Roubaga, au Kialo, un district, exclusivement habité par des chasseurs d'éléphants. Ils sont chargés de fournir l'ivoire à Kabaka. Les missionnaires n'ont jamais pénétré jusque là, ni catéchisé ces pauvres gens qui passent toute leur vie dans les forêts. Mais deux de ces chasseurs étant venus pour quelque temps près de la capitale, la Providence dirigea leurs pas vers Sainte-Marie de Roubaga. Ils assistèrent plusieurs fois au catéchisme, et rentrés chez eux, s'empressèrent de faire connaître à leurs compagnons, les consolantes vérités qu'ils avaient apprises. Le chef du district, profondément ému en entendant une doctrine si nouvelle pour lui, s'y attacha de tout son cœur. Son exemple exerça sur son entourage une heureuse influence, et, au bout de quelques jours, quarante chasseurs renonçaient à leurs superstitions et se rangeaient sous le glorieux étendard de Jésus. Aujourd'hui le nombre des catéchumènes s'élève parmi eux à quatre-vingts. Ces braves noirs, habitués à une vie rude et pleine de dangers, ont embrassé la vérité avec un mâle courage.

* * *

Informés de leur conversion, les ennemis du nom chrétien envoyèrent des bourreaux pour les enchaîner. Mais prendre de force des gens qui, nuit et jour, affrontent la mort en attaquant les redoutables géants des forêts africaines, n'était pas chose facile ; aussi les envoyés jugèrent-ils prudent de les sommer simplement d'aller se présenter au roi. Huit d'entre eux, jetant leurs armes, s'offrirent aux bourreaux. Ils

en choisirent quatre qui se laissèrent lier et conduire à la capitale prêts à mourir pour leur foi. Quand on dit à Mwanga que les chasseurs d'éléphants avaient été pris en flagrant délit de prière, il fut stupéfait. Après un moment d'hésitation, l'intérêt l'emportant sur sa haine contre les chrétiens, il dit en soupirant :

“ Ah ! mes chasseurs d'éléphants, mes chasseurs d'éléphants, il ne faut pas y toucher...”

Les intrépides confesseurs de la foi furent relâchés à l'instant et allèrent rejoindre leurs compagnons, heureux, étonnés de les revoir, car ils étaient loin de s'attendre à ce que le drame eût un pareil dénouement. Quelques jours après, le seigneur du district des chasseurs se dirigeait, au milieu de la nuit et dans le plus grand secret, vers la résidence des missionnaires. Il les avait visités plusieurs fois pour se faire expliquer le catéchisme qu'il savait par cœur. Voyant ses bonnes dispositions et l'ardent désir qu'il manifestait de recevoir le baptême, les missionnaires lui conférèrent ce sacrement en même temps qu'à trois de ses hommes. Durant les nuits qui suivirent, quelques autres furent purifiés dans l'eau sainte et, en ce moment, les chrétiens doivent être nombreux parmi les chasseurs d'éléphants.

Qu'il serait beau de les contempler, le soir, quand, réunis autour d'un immense brasier, dans la profondeur des forêts, ils répètent ensemble le catéchisme et font monter vers le ciel les accents de leur ardente prière !...

Le *Kialo* des tueurs d'éléphants n'est pas le seul district qui ait éprouvé les heureux effets du zèle de nos néophytes, car il n'y a pas de Mganda qui, une fois converti, ne s'efforce de gagner à Dieu les âmes sur lesquelles il a quelque influence. C'est ce qui explique la rage de l'enfer contre ces chers chrétiens. Jé tremble à chaque instant d'apprendre que leur sang coule de nouveau, que les missionnaires sont chassés... Daignent les pieux associés de la Propagation de la Foi, par leurs ferventes prières, venir au secours d'une chrétienté si éprouvée dès son berceau !

LE BON ROI KIGANGA.—OBSTACLE À L'ÉVANGÉLISATION

Tandis que nous sommes persécutés au nord du lac Nyanza, au sud, le bon roitelet Kiganga continue de se dire notre ami et notre père, et laisse à ses sujets la liberté la plus entière de suivre la religion de Jésus-Christ. Aussi les populations se rapprochent-elles de plus en plus des envoyés de Dieu. Tous les jours, bon nombre de catéchumènes vont assister au catéchisme à Notre-Dame de Kamoga.

Un missionnaire visite régulièrement les villages et partout il est accueilli avec empressement et écouté avec attention.

Le grand obstacle que nous rencontrons, parmi les Basoukoumas, est la superstition qui les aveugle et les enchaîne. Certains voyageurs ont affirmé que le nègre n'a aucune idée d'un monde invisible. On devrait dire, au contraire, du moins pour les nègres que nous étudions depuis dix ans, qu'ils croient que, dans le monde matériel, rien ne se fait sans l'intervention de la divinité. Dans leur esprit, les maladies et la mort n'ont d'autres causes que les maléfices, et c'est en interrogeant les sorciers et les entrailles des victimes qu'on en découvre les auteurs.

Ils sont persuadés que la pluie elle-même ne tombe que grâce aux sortilèges, et c'est au chef de la tribu qu'incombe la mission importante de la faire tomber. Si elle n'arrive pas à temps, tout le monde de se plaindre. Plus d'un roitelet est chassé de ses États pour cause de sécheresse.

En octobre dernier, Kiganga fit inutilement tous les *remèdes* pour attirer la pluie. Les nuages arrivaient sur nos têtes, bien gros, bien noirs, mais se retiraient, sans avoir laissé tomber une goutte d'eau. Le pays était brûlé, les troupeaux mouraient de faim... Pauvre Kiganga ! Les mauvaises langues ne l'épargnaient pas !... Il ne manquait cependant pas de bonne volonté, car, lorsque nous allions lui rendre visite, nous le trouvions toujours près des petites huttes consacrées aux Mazimus, leur offrant des écorces d'arbre broyées, et surtout force fumée, non d'encens, mais de crottes de chèvre ou de gazelle, parfum agréable, paraît-il, aux divinités de l'atmosphère.

A tout de ressources, Kiganga alla trouver le P. Girault et le pria de demander à Dieu la pluie qu'il ne pouvait *faire*. Le P. Girault profita de l'occasion pour essayer de lui faire comprendre l'absurdité de ses pratiques superstitieuses et la nécessité de recourir au seul Créateur et Maître de toutes choses. Moitié convaincu, il nous promit de venir prier avec nous et il tint parole.

Quoiqu'il n'ait pas osé abandonner entièrement ses *remèdes*, le bon Dieu semble avoir voulu récompenser l'acte religieux qu'il a fait publiquement; car la pluie est enfin tombée par torrents dans tout le Boukoumbi. En venant invoquer le vrai Dieu, Kiganga se fit accompagner des principaux du pays; c'est un pas vers la religion. Le travail de la grâce, pour se faire lentement dans ces pauvres âmes, n'en sera que plus sérieux.

PREMIER VILLAGE CHRÉTIEN.

Tout en s'occupant de l'évangélisation des infidèles de le tribu, les missionnaires du Boukcumbi arrachent aux horreurs de l'esclavage le plus de jeunes nègres possible. Les premiers libérés sont déjà mariés et forment un petit village chrétien; les autres sont élevés dans un orphelinat. Nous leur apprenons la lecture et l'écriture; mais nous nous efforçons surtout de les former aux vertus chrétiennes et à une vie de travail.

Cette famille d'adoption compte en ce moment soixante-quinze membres. Aussi le compartiment de notre case qui avait servi de chapelle jusqu'à l'année dernière, se trouvant beaucoup trop étroit, nous avons dû songer, malgré notre pauvreté, à bâtir une église plus spacieuse. Elle est pauvre, mais élégante, et je pourrais dire monumentale pour le pays. L'office divin s'y fait tous les dimanches et jours de fête, avec pompe. Ce sont nos rachetés qui remplissent les fonctions de chantres et d'enfants de chœur et ils le font avec une modestie et une piété touchantes.

Nous regrettons que l'exiguité de nos ressources ne nous permette pas de donner de plus grands développements à cette œuvre si intéressante et si féconde. Les jeunes nègres libérés sont très dociles et embrassent avec joie une religion

qui les a arrachés à la plus misérable des conditions. Ils offrent aux infidèles qui les entourent le spectacle de la vie chrétienne, qui est la plus éloquente des prédications.

Puissent les âmes charitables nous aider à poursuivre et à développer cette sainte œuvre !

LETTRES DE DIVERS MISSIONNAIRES OBLATS

A

SA GRANDEUR MGR I. CLUT

Evêque d'Arindèle

(Semaine Religieuse de Montréal.)

PETIT-LAC DES ESCLAVES, MISSION SAINT-BERNARD,

le 8 juillet 1888.

Monseigneur et bien aimé Père,

J'aurais bien voulu répondre à votre bonne lettre que vous avez daigné m'envoyer, il y a déjà dix huit mois, mais quand je l'ai reçue, vous étiez parti pour la France, et de là, à Rome. Quelques journaux dont les adresses étaient de votre main m'étant parvenus, je conclus que vous ne m'aviez pas oublié, et j'ai cru découvrir le lieu de votre résidence actuelle. Merci, Monseigneur, pour toutes vos bontés à mon égard. Je suis toujours surpris d'apprendre que quelqu'un pense à moi de temps en temps. Je ne voudrais être connu que du bon Dieu. J'occupe un si petit coin sous le soleil que c'est à peine si j'égalé un atome ; et voilà que quelques-uns aux regards bienveillants m'aperçoivent et s'intéressent à moi. Je m'étonne. Puisqu'il faut que je sorte de dessous le boisseau, je vais faire en sorte que notre Père qui est dans les cieux en soit glorifié.

Il y a quatre ans que je quittais le beau Canada pour les

grandes prairies du Nord-Ouest. J'accompagnais l'excellent et tout dévoué Père Le Corre. J'aurais voulu pouvoir l'accompagner jusque dans sa chère mission. Mais le divin maître n'était pas de mon avis. Je n'avais donc qu'une chose à faire, c'était de me rendre au poste que m'assignait Sa Grandeur, Monseigneur Faraud : *Ecce ego, mitte me*. Je suis allé à Dunvegan sur la rivière de la Paix, où je demurerai six mois, et, de là, l'obéissance m'appela au Petit-Lac des Esclaves. Avec l'aide du bon Dieu, j'ai pu apprendre la langue crise, pour pouvoir faire un peu de bien à nos chers sauvages et métis. Arrivé au mois de mai, je dus commencer à faire un sermon en langue crise dès le mois de juillet. J'aurais voulu avoir une école immédiatement, mais j'ai dû attendre un an, avant de pouvoir mettre mon plan à exécution. N'ayant ni livres, ni local, je me trouvais dans une impossibilité absolue. En 1886, j'ai reçu quelques livres et autres objets d'école, et je me suis mis à l'œuvre, aussitôt après notre retraite annuelle. Mais il faut que le diable ait son drapeau à côté de celui de Jésus. Pendant que nous étions à faire notre retraite, un ministre protestant est venu s'installer au fort, et a ouvert une école. Je n'ai cessé de combattre depuis ce moment. Il m'en a coûté bien des courses et bien des pourparlers, pour empêcher nos chers catholiques de lui envoyer leurs enfants. Tout n'est pas encore gagné ; la lutte n'est pas encore finie. Le ministre a bâti une jolie maison de l'autre côté ou plutôt au bout de la baie, où se trouvent une quinzaine de familles catholiques. Il va tâcher d'avoir tous leurs enfants et en même temps de les attirer à ses instructions. Il a un assortiment complet de petits habits pour les enfants qui iront à son école. Cependant, je dois dire qu'il n'a pas réussi à avoir les enfants, l'hiver dernier, même en leur offrant toutes sortes de choses.

Quatorze enfants sont demeurés à notre mission, durant tout l'hiver. Ils se fournissaient de poisson, et nous leur donnions des patates. Par ce moyen, beaucoup d'enfants ont appris leurs prières et leur catéchisme, qui, sans cela, seraient demeurés longtemps ignorants et incapables de prier.

Le ministre fut obligé de venir prendre ses quartiers d'hiver au fort. Là, il pouvait faire la classe aux petits protestants, et à quatre ou cinq de nos petits coureurs de chemin. Il a essayé tous les moyens pour détourner les enfants de venir à notre mission, tantôt en disant qu'ils n'apprenaient rien chez nous, tantôt en disant que le Père enseignait un autre anglais. Ennuyé de toutes ces tracasseries, j'ai annoncé qu'il y aurait un examen, et j'ai invité le mi-

nistre à se rendre avec ses enfants. Il s'agissait de savoir si ses élèves en savaient plus que les miens, et s'ils parlaient différemment l'anglais. Je lui ai envoyé trois lettres ; il a fini par se cacher. Le docteur Mackay et M. Round se sont rendus à mon invitation. Les enfants, je l'espère, ont donné satisfaction. Depuis lors le pauvre ministre s'en est fait donner sur les doigts par nos gens. Maintenant il a un compagnon. Vous voyez si la lutte va s'engager d'une manière sérieuse, l'hiver prochain (1). Je crains que nos chers métiers ne se laissent gagner. Car, vous les connaissez, ils sont bien changeants. Pardonnez-moi si je vous parle longtemps de cette œuvre ; d'ailleurs c'est l'œuvre du jour, et je dois y mettre toute mon âme et tout mon cœur, pour la mener à bonne fin.

Le bon père Dupin est mon compagnon. Il est sur son départ pour Saint-Albert et pour le Lac-Labiche. Il va prendre tous les conseils possibles, à propos de notre école. Je vais être seul ici pour tous les travaux extérieurs, et je fais de 4 à 6 heures de classe chaque jour. Nous avons plusieurs bêtes à cornes dont le soin retombe sur moi. Notre jardin est cinq fois plus grand qu'il ne l'était lors de votre séjour ici. Vous ne reconnaîtriez plus la place. Aussi je suis occupé depuis mon lever jusqu'à mon coucher. Si vous pouviez me faire avoir un bon et saint frère, j'en serais très heureux. Nous aurions besoin d'un frère qui sût tout faire.

Un Père de plus nous soulagerait beaucoup. Maintenant je voudrais bien orner le sanctuaire de beaux petits *anges vivants*. Mais je n'ai pas de quoi les habiller. Je n'ai ni surplis, ni soutanes. Si je ne croyais pas importuner Votre Grandeur, je la prierais de demander pour moi à quelques personnes charitables des *cottas* et des soutanes d'enfants de chœur. Je serais si heureux d'en recevoir. Nous n'avons rien pour orner nos autels : ni fleurs, ni roses, ni vases, ni chandeliers. Notre église est par trop pauvre. Veuillez, Monseigneur, penser à nous et nous faire envoyer de quoi faire disparaître un peu cette extrême pauvreté.

Voilà, Monseigneur et bien-aimé Père, ce que je désirais vous écrire depuis longtemps. En attendant des nouvelles de votre santé, je demeure,

Votre tout dévoué fils,

A. DESMARAIS, Ptre, o. m. i.

(1) Monseigneur Clut, qui envoie cette lettre au rédacteur, est heureux d'annoncer que le frère Ryan qu'il a envoyé au mois de mai dernier au Lac-Labiche, sera envoyé comme aide au révérend P. Desmarais.

MISSION SAINT-ISIDORE, le 10 juin 1888.

Monseigneur et révérendissime Père,

La lettre que Votre Grandeur a bien voulu m'écrire du noviciat des Saints-Anges, en février 1888, m'est arrivée vers la mi-mai.

J'ai été on ne peut plus peiné d'apprendre que votre santé, Monseigneur, ne s'était pas de beaucoup améliorée, que vous souffriez toujours et que le moindre travail vous était presque impossible, sous peine de nouvelles rechutes. Que c'est donc triste pour Votre Grandeur et pour nous, que c'est pénible de penser que nous allons encore être privés pour une année de votre présence et de vos conseils ! Moi surtout, Monseigneur, plus qu'aucun de mes frères, j'attendais Votre Grandeur ; je me hâtais de rendre votre réception à Saint-Isidore, moins pauvre que par le passé ; mais puisque c'est pour le bien de votre santé, je me soumets bien volontiers à la volonté de Dieu.

Ne vous forcez pas, Monseigneur, n'écoutez pas trop votre zèle et votre amour pour nous, qui vous porteraient à des excès ; c'est par cet amour même que Votre Grandeur doit réprimer son zèle, pour qu'au printemps prochain nous puissions sûrement recevoir ici votre bénédiction.

Votre Grandeur me dit, Monseigneur, qu'Elle a satisfait mes demandes et que même Elle a cru devoir ajouter quelque autre chose qu'Elle croit que je ne refuserai pas. Refuser quelque chose de la part de Votre Grandeur n'est pas possible, sachant qu'Elle a la main à faire des heureux.

Et si jamais je donnais occasion à Votre Grandeur de prendre le bâton, volontiers je courberais l'épaule sous les coups, car je sais que Votre Grandeur ne pourrait me frapper qu'avec un bâton de sucre d'orge. Ce n'est pas par un simple effet de la vive gratitude que je vous dois, Monseigneur, que je vous dis que c'est ma propre santé que je voudrais vous donner en échange de vos grandes bontés pour moi.

Ce premier envoi ne nous suffit pas. Votre Grandeur m'expose à la tentation d'être indiscret et de dépasser les bornes de la plus simple convenance.

Ma cupidité de sauvage et le diable poussant me disent sans cesse : une bonne théologie dogmatique, par exemple Thomas ex-Charmes, Billuart ; un livre de chaque principale science : physique, etc., géologie, archéologie, minéralogie, astronomie même. J'ai beau dire : *Vade retro, Satana*, il est toujours là avec son bénitier pour l'aspersion du di-

manche et pour la porte de la chapelle ; sa belle image à saint Isidore, ses cartons d'autel, sa petite lampe du saint Sacrement, au moins pour le dimanche. Mais Votre Grandeur comprend bien que je ne saurais succomber à de pareilles tentations. Je fais à Votre Grandeur un petit envoi de souliers, de mitaines et d'un délicieux petit capot d'enfant sauvage. Ayant été pris de court, je n'ai pu faire faire tout ce que j'aurais désiré. Au second voyage de M. Itereart, si je le puis, je compléterai ce petit premier envoi. Demain ou aujourd'hui je pars pour le lac de Cesclaire, pour remonter ensuite en automne pour la pêche.

Le révérend Père Dupin est arrivé hier ici, pour se rendre à Athabaska ; il est parti avec le traiteur. Il pensait monter au Lac-Labiche, mais comme Mgr Faraud doit se rendre à Saint-Boniface, je crois qu'il va rebrousser chemin d'Athabaska. Ici, je ne suis pas encore à poste fixe, Monseigneur, n'ayant pas encore un Père pour ici, Saint-Joseph ; mais je crois qu'à présent cette mission n'existera plus. Puisque Votre Grandeur nous amène des sujets, que ce serait à désirer, pour le bien des âmes, que Saint-Isidore fût à poste fixe.

Je suis sur mon départ ; daignez me bénir, Monseigneur, de votre meilleure bénédiction et me croire votre enfant bien reconnaissant et bien obéissant en J. M. J,

C. JOUSARD, O. M. I.

MISSION NATIVITÉ, 13 juillet 1888.

Monseigneur et bien-aimé Père,

La dernière lettre dont Votre Grandeur a daigné m'honorer est datée : " Eglise Saint-Pierre, 5 mai 1888 ". J'en avais reçu une première de Londres, 20 septembre 1887, une troisième, ultérieure à celle-ci, venait aussi de Montréal, avec la date du 12 février. C'est dire, Monseigneur, que la poste nous porte fidèlement vos bénédictions si précieuses et si consolantes pour nous. La plus ancienne de ces deux lettres nous donnait l'assurance que nous aurions le bonheur de revoir notre tendre Père dans le cours de l'été, et qui plus est, de le posséder à la Nativité dans notre nouvelle demeure un peu plus digne que l'ancienne ; mais voilà que mes espérances sont déçues. Nous sommes encore condamnés à vivre de longs mois, avant de voir nos vœux accomplis. C'est un grand sacrifice pour moi, Monseigneur, et j'en

suis sûr pour tous vos enfants du Nord qui se bérçaient déjà d'espoir et soupiraient après l'heureux moment où ils pourraient se jeter à vos pieds pour recevoir votre bénédiction. Le bon Dieu dont les desseins sont cachés, en a jugé tout autrement. Il faut bien se résigner à tout en ce bas monde et adorer sa volonté sainte.

Vous me dites, Monseigneur, dans une de vos lettres, de prier et de faire prier pour le rétablissement de votre santé. C'est un devoir auquel je ne manque pas, Monseigneur, et j'ose dire que, si mes prières avaient tant soit peu de prix aux yeux de Dieu, vous seriez depuis longtemps réuni à vos enfants et rendu à leur affection.

En relisant vos lettres, Monseigneur, je vois clairement que votre cœur, toujours si bon et si tendre pour nous, est affligé. Vous vous regardez comme un Père loin de ses enfants, comme un général éloigné de son bataillon, comme un pilote séparé de son équipage ; voilà ce qui explique cette soif ardente de nouvelles et de détails qui sont du plus haut intérêt pour Votre Grandeur. Je vais donc essayer de faire droit à vos légitimes observations, Monseigneur, et consacrer les quelques moments de tranquillité que me donne l'éloignement de nos Montagnais, pour balbutier quelques mots. Ce sera comme une réparation de mon long silence et de la sobriété de nouvelles à laquelle je me vois condamné, depuis l'automne dernier, soit par mes absences, soit par mes voyages, soit par mes nombreuses occupations, qui augmentent chaque année avec les difficultés et la pauvreté du pays. L'hiver qui vient de s'écouler, Monseigneur, marquera parmi les annales de la Nativité et son souvenir sera un souvenir de désastre et de mortalité parmi nos pauvres sauvages. Vous avez appris par la lettre du Révd Père Le-Doussal combien peu il s'en est fallu que nous fussions tous condamnés à toutes les rigueurs de la famine par la perte de nos filets, l'automne dernier. Je ne vous dirai pas, Monseigneur, quels furent alors les sentiments de mon pauvre cœur ! les larmes qui coulaient de mes yeux le disaient assez à nos Frères découragés. Ce n'est donc qu'à force d'économies et d'industries de la part de nos bons Frères et des révérendes Sœurs que nous avons pu sustenter notre école et nous rendre au printemps sans trop souffrir. Le bon Dieu est si bon ! Il y a tant de bonnes âmes dans le ciel et sur la terre qui prient pour nous et pour nos œuvres !

Votre cœur paternel sera bien affligé, Monseigneur, lorsque vous apprendrez la grande épreuve que la divine Providence a fait subir à la plupart de nos indiens, dans le rude hiver qui vient de s'écouler. Je compte en ce moment quarante-deux décès et sur ce nombre vingt-quatre sont morts

de faim et de froid. Les Cris de la Petite Rivière Rouge se sont dispersés. Plusieurs se sont reudus à Saint-Henri, au Vermillon; d'autres sont venus grossir le nombre des Cris d'Athabasca. Poussées par la disette, de pauvres familles se sont rendues au fort et à la mission après avoir mangé leurs chiens et dans le plus complet dénûment. Que faire avec tant de monde sur les bras et comment les empêcher de mourir? Au milieu de notre pauvreté, nous avons réussi cependant à leur faire la charité quelques jours; je leur ai donné quelques hameçons et ils ont pu se rendre en se traînant, il faut dire, jusqu'à la pointe à l'Abri et à la Grande Ile où les pêcheurs de la Compagnie et les Métis leur ont donné le moyen de vivre. Quatre ou cinq vieilles femmes sont mortes de misère et de froid, mais avec les secours de notre Sainte Religion.

Nous étions arrivés à la semaine sainte, je revenais du chantier où j'étais allé passer un mois avec nos Frères pour leur faciliter leurs devoirs religieux. Jusque là je n'avais pas eu des nouvelles bien mauvaises de nos chers Montagnais; je les savais tous dispersés dans le fond des bois, depuis l'automne, où ils m'avaient laissé après avoir rempli fidèlement leurs devoirs de chrétiens. Plus industrieux que nos Cris en hiver, ils savent en effet traverser les rigueurs de la rude saison et demander au bon Dieu leur pain quotidien par la prière d'adord, ensuite par leurs fusils, leurs filets, leurs haches et leurs collets à lièvre. Mais le pays devenant de plus en plus pauvre, et les lièvres faisant défaut, depuis deux ans, j'appréhendais de recevoir quelque triste nouvelle de côté et d'autre, lorsque arriva à moi un de nos bons vieux Montagnais qui, me touchant la main, me dit en sanglots: Mon Père, je viens t'annoncer un grand malheur: presque tous mes parents sont morts de faim; mon frère Antoine est inconsolable, ainsi que sa vieille mère. Ils désireraient bien te voir pour recevoir quelques mots de consolation. Aussitôt les fêtes de Pâques terminées, je me rendis en effet au Lac Brochet. Je partis de la mission avec Thomas Huppé qui conduisait mes petits chiens attelés au traîneau sur lequel reposaient nos couvertures, nos provisions et ma petite chapelle portative, pour exercer le saint ministère et célébrer la sainte messe.

Voici les détails que je tiens d'Antoinette Laviolette et de deux pauvres femmes qui avaient réussi par miracle à se rendre au lac Brochet, après neuf jours de marche à travers une neige épaisse de dix-huit pouces, ne vivant que de bouts de rose gelés, d'écorce de tremble amollie au feu. La tribu se composait de cinq loges et de vingt-huit personnes dont sept chasseurs, le reste était composé de femmes et

d'enfants. Les principaux étaient : Catholique Laviolette, Baptiste Laviolette, son fils, Joseph Makré, Kadeltral François, son fils, Joseph Kadeltral déjà marié, etc. Partis pour la chasse des animaux et des fourrures, ces pauvres gens s'étaient rendus à plus de 150 milles de toute habitation au milieu des ravins et des montagnes qui se trouvent entre Athabaska, le Fond du Lac, le Fort McMurray et le portage Laloche.

Leur chasse assez heureuse au début devint pitoyable peu à peu. La disette se fit sentir sérieusement dans le camp. Après avoir essayé de tuer les élans et les rennes qui fuyaient devant eux, les chasseurs s'épuisèrent les uns après les autres. Épuisés par les fatigues de la chasse, les hommes succombèrent tous les premiers. Les uns sont tombés d'inanition sur la neige et ont rendu l'âme à Dieu, sans que personne ait pu savoir le lieu de leur dernière demeure. D'autres sont morts entre les bras de leurs enfants qui, en voyant expirer leur père, perdaient en même temps celui qui devait leur donner la vie.

Au milieu de ces désastres et n'ayant d'autre appui sur la terre que la miséricorde de Dieu, ces pauvres infortunés se sont mis en route pour se diriger vers le lac Brochet.

La distance immense qui les sépare était trop considérable et le froid trop intense.

Les chiens étaient tous crevés de faim. Les enfants se traînaient à peine et les mères de famille portaient elles-mêmes leurs petits enfants au maillot. Plus fortes que les autres, les deux jeunes femmes dont j'ai parlé plus haut réussirent donc à se rendre chez Antoine Laviolette. Elles n'avaient que la peau et les os ; leur langue, desséchée et paralysée par un long jeûne, pouvait à peine articuler quelques sons plaintifs. Antoine part immédiatement avec Pierre son frère et ses deux enfants, pour aller porter un peu de secours à ses parents et à leurs enfants. Son dessein était surtout d'ensevelir les morts, plutôt que de secourir les vivants puisque, au rapport des deux femmes, le jeûne et la famine régnaient dans le camp, depuis plus de deux mois, plusieurs étaient morts et les autres le seraient avant qu'il pût les rejoindre lui-même. Plein de confiance en la divine miséricorde, notre bon Antoine marche nuit et jour. Son cœur est plein de douleur ; les larmes coulent de ses yeux, mais ses mains égrènent son chapelet dans sa mitaine. A l'bout de trois jours, il trouve un cadavre sur le chemin. C'est son beau-père Kadeltral qui est accroupi et mort près d'un peu de bois qu'il a essayé vainement d'allumer. Plus loin, ce sont deux femmes et quatre enfants couchés au tour d'un petit feu et n'attendant que l'heure fixée par le divin Maître

pour laisser la terre et passer dans l'éternité. Ils ont tous un souffle de vie, mais la plupart sont sans connaissance et ne peuvent plus se tenir debout sur leurs jambes affaiblies. Il se hâte de leur faire prendre un peu de poisson bouilli et leur rend la vie. Il laisse à son frère et un de ses fils pour leur bûcher du bois, les secourir et dépuer à leur secours. Pour lui, il marche toujours en avant sur le chemin ; mais hélas ! ce ne sont plus désormais que des cadavres abandonnés et semés un peu partout. Les loups et les bêtes fauves se disputent déjà les corps. Antoine, épuisé lui-même par la marche forcée, ne peut pas ensevelir les corps convenablement. La terre est gelée. Il ne peut que soustraire les corps à la dent des animaux carnassiers, en les enfermant d'un cadre de bois bûché en forme de maisonnette et récite un chapelet sur leur tombe pour le repos de leur âme. Antoine est à bout de forces, ses provisions de voyage sont épuisées et pourtant il y a encore là-bas, dans les ravins, une famille entière qu'il n'a pas vue. Il réussit à s'y rendre ; en s'approchant, il découvre une loge qui est encore debout, mais sans feu. Il entre et voit encore une couronne de cadavres couchés en cercle autour d'un feu éteint. Il va de l'un à l'autre ; les uns sont morts, les autres ont le râle ; presque tous sont sans connaissance et n'attendent que la mort. Le cœur peiné et affligé au-delà de tout ce que l'on peut imaginer à la vue de tous ces êtres condamnés à la mort et à une mort certaine, puisque la distance est immense et qu'on ne peut leur porter secours à temps, il les laisse en pleurant et en priant pour eux. Il leur dit au revoir au Ciel et se hâte de retourner sur ses pas. Pauvres Indiens ! Vous priez un peu pour ces chers Montagnais, ils vous aimaient tant. Pour ma part, j'avoue que ce désastre m'a beaucoup affligé. J'ai versé plusieurs fois des larmes au souvenir de ces pauvres infortunés et je les pleure encore devant le bon Dieu. Si vrai que rendu dans la maison où j'étais allé porter des paroles de consolation, j'aurais eu besoin d'en recevoir moi-même au lieu d'en donner.

C'est là que je vis les deux petits enfants de Catholique qu'on venait de soustraire à la famine et à la mort sur le chemin. Leur vue seule faisait compassion. Il y avait là un petit garçon que je me propose de prendre parmi nos orphelins de l'école, qui était un vrai squelette. Les yeux enfoncés, la peau du visage desséchée et noircie par la souffrance. Le pauvre petit ne pouvait se servir de ses jambes et allait en se traînant. La bouche était sans force, les dents ne pouvaient pas mâcher les aliments solides.

Je passai deux jours au milieu de ces pauvres gens. Je leur fis plusieurs exhortations, priai avec eux et pour eux,

entendis les confessions, célébrai la Sainte-Messe et fis faire les Pâques à une dizaine de personnes. Au printemps, j'ai tiré profit de tous ces malheurs pour stimuler un peu nos Montagnais. Nous avons eu une nombreuse assistance à la mission du printemps. Je compte aujourd'hui environ 250 à 300 confessions.

Nous avons célébré un service solennel pour les défunts en présence de tous nos sauvages. Ces pauvres gens ont été bien consolés et vivement émus.

Je suis on ne peut plus heureux d'apprendre que le Révérend Père Girouard nous est envoyé comme Supérieur de la Nativité. La présence d'un homme si digne, si saint et si capable ne peut que faire du bien à nos néophytes. J'ai hâte que ce cher Père nous amène du renfort.

Frère Henri est parti pour Saint-Charles. De quelles expressions me servir, Monseigneur, pour vous remercier de vos bontés et de votre charité pour nous ! Je suis bien consolé et encouragé.

Priez un peu pour nous, Monseigneur, recommandez bien notre œuvre si pénible aux bonnes âmes ; offrez mes plus profonds respects et remerciements aux Révds Pères Oblats de St. Pierre, aux Messieurs de St. Sulpice, aux Révdes Sœurs Grises et à celles de l'Hôtel-Dieu.

P. S. J'ai oublié de dire à Votre Grandeur que l'avenir s'assombrit pour nous. Le pays est inondé ce printemps, au-delà de ce qu'on peut dire. On passe en berge sur la Pointe aux Morts. Impossible de penser à trouver une miette de foin pour nos animaux. Nous pourrions à peine sauver nos deux bœufs. Les champs ont été submergés. Le printemps a été très tard. Les récoltes seront peu de chose. Il pleut tous les jours. Le poisson est rare. Le caribou a fait complètement défaut au fond du lac. Le petit père de Chambeuil ne pourra pas arriver avant la mi-juillet à cause de la glace. Nos patates et notre orge ont mauvaise apparence, le champ n'est qu'un bournier. Il ne fait pas chaud en juillet. Le bon Dieu nous réserve bien des épreuves. Le fil à rets va nous rendre d'immenses services. Merci, mille fois, Monseigneur, je vais tâcher d'expédier une paire de mocassins encore, quoique je sois pauvre en timbres-postes. Me feriez-vous la charité de quelques-uns M. V. par lettre, ainsi que de quelques graines de jardinage : carottes, radis, choux, choux de Siam et salades.

Bénissez, Monseigneur, votre enfant indigne mais respectueux et reconnaissant.

ALB. PASCAL, Ptre.

TABLE DES MATIÈRES

DES

ANNALES DE LA PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

Depuis le premier numéro, février 1877, jusqu'au trente-sixième numéro, octobre 1888 inclusivement. (1)

1877

Aux associés de la Propagation de la Foi dans le diocèse de Québec	3
Comptes-rendus.....	8
Mission Montagnaise du Lac Saint-Jean.....	24
Orégon.—Lettre du général Howard.....	35
Projets d'évangélisation de la Patagonie.....	39
Chine.—Persécution	42
Le Protestantisme en Chine.....	66
Au Vatican.—Adresse à Pie IX.....	72
Beaux exemples.....	77
Le R. P. Reboul, O. M. I.—Notice biographique.....	83
Terre-Neuve.—Lettre de Mgr Sears, Préfet apostolique.....	91
Vicariat apostolique d'Athabaska-McKenzie.—Lettre d'une religieuse	103
Rapport sur la mission des Sept-Crans (Sainte-Anne-de-Beaupré). 109	
Abraham Wikaskokiseyin, chef de la tribu des Cris.	115
Mission de Sainte-Croix de Tadoussac.....	120
La léproserie de Tracadie (Nouveau-Brunswick).....	129
Persécution en Chine.....	154
Procession du Saint-Sacrement au milieu des Musulmans.	157
Les lépreux de Tracadie.....	163

(1) Comme la pagination a été faite pour les trois numéros publiés chaque année, et qu'elle recommence pour l'année suivante, la table a dû être divisée en conséquence en autant de parties qu'il y a d'années. A commencer avec le prochain numéro, février 1889, la pagination se continuera pendant neuf numéros consécutifs et la table se fera dans le neuvième.

Notice biographique sur M. Alex. Mailloux, V. G.....	170
Vicariat apostolique d'Athabaska-Mckenzie.—Journal d'un missionnaire.....	179
Nord-Ouest.—Lettre du Père Legeard, O. M. I.....	201
Mission de Saint-Léon-de-Standon (Québec).....	219
Rapport sur la mission de l'Anse-Saint-Jean (Saguenay).....	221
Rapport sur la mission de Notre-Dame-des-Anges de la rivière Batiscan (Québec).....	224
Rapport sur la mission de Saint-Eleuthère de Pohonégamook (Québec).....	227
Mission des Saints-Anges-de-Beauce (Québec).....	229
Lettres de Constantinople.....	230

1878

Comptes-rendus.....	3
Saint-Michel-des-Saints, Mantawa, (Montréal).....	13
Isle de Vancouver.—Lettre d'une religieuse.....	16
Colombie Anglaise.—Lettre d'une religieuse.....	21
Diocèse de Saint-Albert.—Lettre du R. P. Bonald, O. M. I.....	26
Diocèse de Saint-Albert.—Lettre du R. P. Fourmont, O. M. I....	28
Diocèse de Saint-Albert. Lettre de Mgr Grandin.....	31
Mission du Lac Caribou.—Baie d'Hudson.....	38
Persécutions en Chine.....	41
Océanie.—Histoire d'une colonie chrétienne.....	55
Histoire de Pie IX.....	65
Notes historiques sur la mission de l'Anse Saint-Jean (Saguenay)	99
Mission des Naskapis—Labrador.—Lettre du R. P. Lacasse, O.M.I.	111
Mission de la Rivière-Rouge, (Nord-Ouest).—Lettre du R. P. Marcoux, O. M. I.....	122
Nord-Ouest.—Mission d'Athabaska.....	129
Mission de Notre-Dame-de-Lourdes de Mégantic (Québec).....	136
Ravages meurtriers et fruits de vie de la famine indienne.....	143
Océanie.—Histoire d'une colonie chrétienne (suite).....	161
Œuvre du bureau indien catholique de Washington.....	195
Lettres sur les missions de Dakota et Minnesota.....	200
Orégon.—Lettre du R. P. Chirouse, O. M. I.....	213
Mission des Montagnes Rocheuses.....	215
Territoire Indien.—Lettre du chef des Osages.....	222
Lettre du Rév. J. F. Malo, aux membres de l'œuvre des missions sauvages des Etats-Unis.....	223
La famine en Chine.....	224
Vicariat Apostolique de l'Afrique Centrale.—Aperçu historique..	234
Départ de Sœurs missionnaires de Montréal.....	251
Océanie.—Histoire d'une colonie chrétienne (suite).....	253

Comptes-rendus.....	3
Mission des Naskapis (Labrador)—Lettre du R. P. Lacasse, O. M. I.....	14
Nord-Ouest—Lettre des Sœurs Grises.....	27
Pèlerinage aux Saints-Lieux.....	37
Vicariat-Apostolique de l'Afrique Centrale—Aperçu historique (suite et fin).....	44
Missions de l'Afrique Equatoriale—Lettres des R. R. P. P. d'Alger	61
Montagnes Rocheuses—Lettre d'une religieuse.....	99
Missions du Saint-Maurice—Sauvages Têtes-de-Boule—Lettre du R. P. Prévost, O. M. I.....	111
La Gaspésie, avant 1800.....	125
Orient—Captivité et délivrance de Mgr Ridel (Coré).....	152
Brésil—Mgr d'Olinda et la franc-maçonnerie.....	180
Orient—Captivité et délivrance de Mgr Ridel (suite).....	195
Afrique Orientale—Lettre du R. P. Horner.....	226
La Gaspésie, de 1800 à 1867 (suite et fin).....	237
Vicariat Apostolique d'Athabaska-McKenzie—Ile-à-la-crosse— Lettre d'une religieuse.....	266
Orégon—Etat de l'Eglise catholique sur la côte du Pacifique.....	279

Comptes-rendus.....	3
Orient—Captivité et délivrance de Mgr Ridel (suite et fin).....	14
Légendes américaines identifiées avec l'histoire du peuple hébreu.....	33
Afrique Equatoriale—Lettre du R. P. Livinhac.....	80
Vicariat Apostolique d'Athabaska-McKenzie—Lettre d'une reli- gieuse.....	95
Vicariat Apostolique de Corée—Lettre d'un missionnaire.....	99
Mission des Naskapis (Labrador)—Voyage du R. P. Lacasse, O. M. I.....	128
Mission Montagnaise du Lac Saint-Jean—Lettre du R. P. Arnaud, O. M. I.....	144
Rapport sur les missions du diocèse de Rimouski.....	155
Les Quarante-Heures dans le diocèse de Rimouski.....	163
Russie—Récit d'une persécution de sept ans soufferte par des religieuses.....	169
Nord-Ouest—Conversion du chef d'une tribu sauvage, et d'une partie de ses sujets.....	186
Les missionnaires d'Alger en Kabylie.....	189

Russie—Récit d'une persécution de sept ans soufferte par des religieuses (suite et fin).....	195
Missions chez les Têtes-de-Boule (Saint-Maurice)—Lettre du R. P. Gougeon, O. M. I.....	220
Mission des Micmacs de Ristigouche (Rimouski)—Lettre de M. l'abbé Drapeau.....	232
Rapport sur les missions du diocèse de Rimouski (suite).....	234
Vicariat Apostolique d'Athabaska-McKenzie—Lettre d'une religieuse.....	246
Lettre de la Supérieure du monastère des Carmélites de Montréal.	251
Corée—Captivité et délivrance de M. Deguette.....	265
Afrique Centrale—Lettre du R. P. A. Bouchard, M. A.....	284
Mission de Durazzo—Roumélie.....	288

1881

Comptes-rendus.....	3
Mission de Nébraska, E. U.—Lettre de Mgr O'Connor.....	17
Corée—Lettre de M. Blanc.....	42
Afrique Centrale—Lettre du R. P. A. Bouchard, M. A.....	48
Missions du diocèse de Rimouski.....	60
Mission Montagnaise du Lac Saint-Jean—Lettre du R. P. Lacasse, O. M. I.....	65
Mission du Thibet—Lettre du R. P. Girardeau.....	71
Cimbébasie (Afrique Occidentale)—Lettre du R. P. Duparquet...	77
Mission du diocèse de Rimouski (suite).....	121
Océanie—La légende des âmes par Eugène Alcan.....	131
St-Joseph du Congo—Lettre du R. P. Carrie.....	160
Sénégal—Lettre du R. P. Guigrand.....	166
Saint-Prime du Lac Saint-Jean—Lettre de M. l'abbé Belley.....	172
Mission du Gabon, en Afrique—Lettre du R. P. Augouard.....	174
Madagascar—Conversion d'un ministre protestant.....	186
Etats-Unis—Condition des Indiens.....	191
Encyclique du Saint-Père en faveur de la Propagation de la Foi.	195
Rapports sur quelques missions du diocèse de Rimouski.....	203
Chapelles de Chicoutimi et de Tadoussac—Lettre du R. P. Arnaud, O. M. I.....	208
Vicariat Apostolique des Deux-Guinées—Lettre du R. P. Delorme.	217
Afrique Centrale—Lettres du R. P. A. Bouchard, M. A.....	226
Afrique Centrale—Lettres de Mgr Comboni, V. A.....	232
Sainte-Anne de Ristigouche (Rimouski)—Lettre de l'abbé O. Drapeau.....	238
Léon XIII et la Propagation de la Foi—Lettre du R. P. Jouet,...	241

Vicariat Apostolique de Pondichéry—Lettre de Mgr Laouénan V. A.....	246
Vicariat Apostolique de la Nouvelle-Calédonie—Lettre du R. P. Hilléreau.....	253
Vicariat Apostolique de Natal—Lettre du R. P. Deltour.....	261
Vicariat Apostolique de Natal—Journal du R. P. Beaudry.....	268
Vicariat Apostolique de la Caroline Septentrionale—Lettre de Mgr Gross, V. A.....	279
Houpé Méridional, Chine—Lettre du R. P. Benjamin.....	284
Nouvelles.....	287

1882

Comptes-rendus.....	3
Afrique Centrale—Lettres du R. P. A. Bouchard, M. A. et de Mgr Comboni.....	15
Missions des Têtes-de-Boule (Saint-Maurice)—Lettre du R. P. Guéguen O. M. I.....	20
Missions de Betsiamis (Rimouski)—Lettre de M. l'abbé A. B. Côté.....	25
Labrador—Lettre de Mgr C. Guay.....	28
Nord-Ouest—Mission du Lac Labiche—Lettres d'une religieuse.	33
Mgr d'Ottawa dans les missions sauvages—Lettres de M. l'abbé J. B. Proulx.....	45
Tous morts de faim excepté une—Récit d'une sauvagesse, par le R. P. Lacasse, O. M. I.....	75
Missions de l'Afrique Equatoriale—Lettre de Mgr Lavigerie.....	81
Missions de Douglastown (Rimouski)—Lettre de M. l'abbé F. X. Bossé.....	99
Vicariat Apostolique d'Athabaska-McKenzie—Lettre du R. P. Larue, O. M. I.....	102
Vicariat Apostolique d'Athabaska—Lettre de Mgr Faraud.....	106
Mgr d'Ottawa dans les missions sauvages—Lettres de M. l'abbé J. B. Proulx (suite).....	109
Afrique Equatoriale—Lettre de Mgr Lavigerie (suite).....	131
Afrique Equatoriale—Trois martyrs dans la mission du Tanga- nika.....	154
Mission du Sahara—Massacre de trois missionnaires	159
Afrique Centrale—Lettre du R. P. Bouchard, M. A.....	169
Afrique Centrale—Mgr Daniel Comboni.....	171
Afrique Centrale—Deux missionnaires à Notre-Dame des Vic- toires de Paris.....	174
Vicariat Apostolique de Corée—Lettre de M. Robert.....	179
Deux enfants sauvages—Mission des Naskapis.....	186

Mgr d'Ottawa dans les missions sauvages—Lettre de M. l'abbé J. B. Proulx (suite et fin).....	195
Colombie Anglaise—Lettre du R. P. Chirouse, O. M. I.....	208
Afrique Centrale.—Le R. P. Bouchard—Lettres.....	212
Vicariat Apostolique d'Athabaska—Lettre de Mgr Clut.....	223
Mission des Montagnes Rocheuses—Lettre d'une religieuse.....	228
Mission chez les Naskapis (Labrador)—Lettre du R. P. Fafard, O. M. I.....	235
Vicariat Apostolique d'Athabaska—Lettre d'une religieuse.....	246
Vicariat Apostolique d'Athabaska—Lettre d'une religieuse....	251
Quelques notes sur le diocèse de l'Île Vancouver.....	258
Vicariat Apostolique de Sierra-Leone—Lettre d'un noir converti.	267
Mouraniah le Cheik d'Iambaan (nouvelle).....	278
Fouray-Bondoo (nouvelle).....	283
Une famine chez les sauvages—Mingan—Canada.....	287

1883

Comptes-rendus.....	3
Préfecture du Golfe St-Laurent.—Son établissement.....	16
Préfecture du Golfe St-Laurent.—Mandement de Mgr de Ri- mouski.....	22
Préfecture du Golfe St-Laurent.—Mandement de Mgr Bossé.....	24
Mission de l'Afrique Centrale.—Lettre du R. P. Bouchard, M. A..	34
Préfecture Apostolique du Zanguebar.—Lettre du R. P. Baur.....	38
Vicariat Apostolique de la côte des Esclaves.—Lettre de M. Therrien	54
Mon district et huit ans de séjour au Yun-Nan (Chine).—Récit d'un missionnaire.....	63
Japon Méridional.—Lettre d'un ancien missionnaire.....	81
Mission de la côte des Esclaves—Antonio.—Récit de M. Chausse	87
Nouvelles des Deux-Guinées et d'Athabaska-Mckenzie.....	96
Vicariat Apostolique d'Athabaska-Mckenzie.—Lettre d'une reli- gieuse	99
Mon district et huit ans de séjour au Yun-Nan (suite).....	124
Préfecture Apostolique du Golfe Saint-Laurent.—Lettre de Mgr. Bossé	171
Afrique Centrale.—Voyage de Mgr Sogaro.....	178
Etats-Unis.—Découverte des restes d'un missionnaire.....	192
Mon district et huit ans de séjour au Yun-Nan (suite).....	195
Afrique Centrale.—Lettre du R. P. Bonomi, M. A.....	266

1884

Comptes-rendus.....	3
Mon district et huit ans de séjour au Yun-Nan (suite et fin).....	14
Afrique Centrale.—Lettre du R. P. Deschenais.....	44
Vicariat Apostolique de Corée.—Journal de M. Robert.....	48
Préfecture du Golfe Saint-Laurent.—Rapport de Mgr Bossé.....	66
Diocèse d'Orégon-City.—Lettre de Mgr Seghers.....	69
La grande Rose (nouvelle).....	83
Qu'ai-je donc perdu ! (nouvelle).....	90
Chine et Tahiti.....	93
Etats-Unis—Dakota.—Lettres de deux religieuses, etc.....	99
Tong-King occidental.—Lettre de Mgr Puginier.....	109
Vicariat .postolique de Yun-Nan (Chine).—Lettre de Mgr Fenouil.....	113
Préfecture Apostolique de Kouang-Si (Chine).—Lettre de M. Guimbretière	117
Afrique Centrale.—Lettre du R. P. Bouchard, M. A.....	129
Protestation solennelle contre la spoliation de la Propagande (Québec).....	132
Terre-Sainte.—Notice sur le R. P. Marie-Théodore Ratisbonne..	145
Terre-Sainte.—Le patriarcat latin de Jérusalem.....	152
Nord-Ouest.—Mission des sœurs Grises à l'Île-à-la-Crosse.....	166
Départ de missionnaires.—Le R. P. Lacombe et ses compagnons	188
Nord-Ouest.—Mission des sœurs Grises à l'Île-à-la-Crosse (suite et fin)	195
Kouang-si (Chine).—Lettres de MM. Pernet, Lavest, et de Mgr Foucard	249
Ecoles du Nord-Ouest.—Lettre de Mgr Faraud.....	281
Afrique Centrale.—Lettre de Mgr Sogaro.....	283
Terre-Sainte.—Notice sur le R. P. Marie-Alphonse Ratisbonne..	286

1885

Comptes-rendus	3
Ceylan.—Lettre de Mgr Bonjean.....	15
Terre-Sainte.—Notice sur le R. P. Marie-Alphonse Ratisbonne (suite)	17
Terre-Sainte.—Mort du R. P. Marie-Alphonse Ratisbonne....	30
Persécution dans l'extrême orient.—Lettres de Mgr Puginier, de Mgr Croc, de Mgr Caspar, de Mgr Chaussé, de M. Grimaud et de Mgr Pinabel.....	66
Ecoles du Nord-Ouest.—Lettre de Mgr Taché.....	84

Le R. P. Bouchard.—Ses adieux avant son départ pour l'Égypte.	
—Quelques lettres.....	85
Persécution dans l'extrême-orient (suite).—Lettres de Mgr Pinabel, de Mgr Puginier, de Mgr Caspar, de M. Tamet, de Mgr Chausse, de M. Mioux, de Mgr Pinchon, du R. P. Bourneau et de M. Humblot.....	97
Missions de la Tunisie.—Lettre du Cardinal Lavigerie.....	162
Les missionnaires catholiques et protestants.....	186
Souvenirs du Japon.....	191
Nord-Ouest—Mission des Sœurs Grises à l'Île-à-la-Crosse (2e partie)	195
Missions de la Tunisie—Lettre du Cardinal Lavigerie (suite et fin. 254	
Les martyrs du Nord-Ouest—Lettre de Mgr Grandin.....	280

1886

Comptes-rendus	3
Vicariat Apostolique d'Athabaska-McKenzie—Lettre du R. P. Le Corre.....	13
La Persécution dans l'extrême-orient—Lettre de Mgr Reynaud, de Mgr Chausse, de M. Martinet, de M. Rousseille, de Mgr Puginier, du R. P. Durandière, de M. Lesserteur et de M. Barrier	17
Nouveaux martyrs en Chine—Lettre de M. Bourgeois.....	82
La Persécution au Cambodge—Lettre de Mgr Cordier.....	87
Nouvelle-Guinée—Lettre du R. P. Stan. Henri Verius.....	90
Afrique Centrale—Lettre du R. P. Bonomi, M. A.....	99
Le choléra et son traitement—Par le R. P. Fiorovich, S. J.....	121
Vicariat Apostolique d'Athabaska-McKenzie—Lettre d'une religieuse.....	147
Pauline-Marie Jaricot.....	153
Sainte-Anne de Ristigouche (Rimouski)—Lettre de Mgr Guay....	176
La Persécution dans l'extrême-orient—Lettres de Mgr Puginier, de Mgr Foucard, de M. Barrier et de M. Chouzy..	179
Son Eminence le Cardinal Taschereau—Sa nomination, etc.....	195
La persécution dans l'extrême-orient—Lettres de Mgr Blanc, de Mgr Puginier, de M. Bouchut, de Mgr Chausse, de Mgr Van Camelbeke, de M. Geffroy, de M. Chambost, du R. P. Lecomte, de Mgr Colombert, de Mgr Caspar, de M. Guitton... ..	211
Japon Septentrional—Audience accordée à Mgr Osouf par le Mikado	278
Vicariat Apostolique d'Athabaska-McKenzie—La vie du missionnaire par le R. P. Pascal.....	282

Comptes-rendus.....	3
Mandchourie.....	13
La persécution dans l'extrême-orient—Lettres de Mgr Van Camel- beke, de Mgr Chausse, de MM. Girard et Closset, de Mgr Caspar, de M. A. Tessier, de M. Charlbost.....	15
Suéma—ou la petite esclave africaine enterrée vivante.....	61
Vicariat Apostolique d'Athabaska-McKenzie—Appel aux âmes généreuses	85
La Custodie Franciscaine de Terre-Sainte—Lettre du Frère Marie de Brest.....	93
Suéma ou la petite esclave africaine (suite et fin).....	99
La Custodie Franciscaine de Terre-Sainte (suite et fin).....	128
Les actes des premiers martyrs de l'Afrique Equatoriale, par Mgr Livinhac, leur évêque	164
Athabaska-McKenzie—Lettre de Mgr Clut.....	191
Mission du Lac Saint-Jean—Lettre du R. P. Arnaud.....	195
Préfecture Apostolique du Golfe Saint-Laurent, par Mgr Bossé...	200
Rapport d'un voyage de Mgr Seghers à travers l'Alaska.....	248
Lâche assassinat de Mgr Seghers.....	257
La persécution dans l'extrême-orient—Lettres du R. P. Klinger, de Mgr Caspar, de M. Frichot et de Mgr Pugnier.....	287

1888

Comptes-rendus.....	3
Missions dans les chantiers du Maine par les RR. PP. Poulet et Savard C. S. S. R.....	13
Colombie-Anglaise—Lettre d'une religieuse.....	19
La persécution dans l'extrême-orient—Lettres de M. Renault, de M. Frichot, de M. Martinet, de Mgr Rouger, de M. Blet- tery, de Mgr Pugnier, de M. Geoffroy.....	31
Départ de religieuses de Montréal pour l'Amérique méridionale, et de jeunes filles pour le Texas.....	94
Missions dans les chantiers du Maine par les RR. PP. Poulet et Savard, C. S. S. R.....	99
Missions d'Abbitibi, etc.—Lettre du R. P. Nédelec.....	110
Mort de Dom Bosco—Le saint-Vincent de Paul de l'Italie—Vi- site à Dom Bosco.....	117
Athabaska-McKenzie—Lettres des RR. PP. Kérangué, Jousard et Dupire, O. M. I.....	132
La prière du soir en famille.....	144
Afrique Equatoriale—Description d'un village chrétien.....	147

La persécution dans l'extrême Orient—Lettres de Mgr Van Camelbeke, de Mgr Blanc, et du R. P. Horné.....	176
Afrique Centrale—Lettre d'un prêtre nègre.....	185
Afrique centrale. — Lettre d'un prêtre nègre (suite et fin.).....	195
Saint-Boniface.—Noces d'or de Sœur Saint Joseph.....	200
L'esclavage africain.—Discours du cardinal Lavigerie, prononcé au meeting tenu à Londres, le 31 juillet 1888.....	218
Missions d'Asie.—Préfecture aposrolique du Kouang-tong.— Lettre de M. Fleureau.....	246
Missions d'Afrique.—Vicariat apostolique du Nyanza.—Lettre de Mgr Livinhac.....	257
Vicariat apostollque d'Athabasca-McKenzie. — Lettre de divers missionnaires Oblats à Mgr I. Clut, évêque d'Arindèle	265

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

- Abraham Wikaskokiseyin—Vie de ce chef de la tribu des Cris, (1877). 115.
- Afrique Centrale—Aperçu historique (1878), 234 ; (1879), 44 ;—Lettres des missionnaires (1880), 284 ; (1881), 48, 226, 232, 239 ; (1882), 15, 169, 174, 212 ; (1883), 34, 178, 266 ; (1884), 44, 129, 283 ; (1886), 99 ; (1888), 185, 195.
- Afrique Equatoriale—Lettres des missionnaires (1879), 61 ; (1880), 80 ; (1882), 81, 131 ; (1887), 164 ; (1888), 147, 257.
- Afrique Occidentale—Lettre d'un missionnaire (1881), 77, 79.
- Afrique Orientale—Lettre d'un missionnaire (1879), 226.
- Alaska—Voyage de Mgr Seghers (1887), 248 ; sa mort, 257.
- Amérique Méridionale—Départ de religieuses de Montréal (1888), 94.
- Annales—Règlement pour leur publication (1877), 3.
- Anse-St-Jean—Rapport (1877), 221 ;—Notes historiques (1878), 99.
- Asie—Lettre de M. Fleureau, [1888], 246.
- Antonio—Notice biographique sur ce précurseur des missionnaires sur la Côte-des-Esclaves (1883), 87.
- Athabaska-McKenzie—Lettres sur les missions de ce vicariat-apostolique (1877), 103 ; (1880), 95, 186, 246 ; (1882), 33, 38, 102, 106, 223, 246 ; (1883), 96, 99 ; (1884), 167, 195, 231 ; (1885) 195, 280 ; (1886), 13, 147, 282 ; (1887), 85, 191 ; [1888], 265
-
- Bosco (Dom)—Notice Biographique (1888), 117, 119, 124.
- Bouchard (Le Rév. Père)—Notice biographique (1881), 48 ; (1882), 212 ;—ses adieux au Canada (1885), 85.
- Brésil—Mgr d'Olanda et la franc-maçonnerie (1879) 180.
-
- Cambodge—(1886), 87, 220.
- Cardinal—Nomination du Cardinal Taschereau (1886), 195.
- Caroline Septentrionale (Etats-Unis)—(1881), 279.
- Ceylan—(1885), 15.
- Chantiers du Maine E. U.—Missions de deux Pères Redemptoristes (1888), 13, 99.
- Chine—Lettres des missionnaires, persécutions, etc. (1877) 42, 66, 154 ; (1878), 41, 224 ; (1881), 234, 287 ; (1883), 63, 124, 195 ; (1884), 14, 83, 109, 113, 117 ; (1885), 66, 97, 119, 126, 136, 156, 158, 160 ; (1886), 17, 22, 31, 39, 46, 51, 53, 55, 60, 69, 71, 76, 82, 179, 182, 184, 186, 211, 216, 218, 222, 225, 228, 232, 237, 238, 243, 244, 247, 252, 257, 261, 266, 270, 276 ; (1887), 13, 15, 16, 20, 34, 40, 42, 44, 264, 270, 274, 279, 280, 282, 287 ; (1888), 31, 35, 38, 44, 46, 53, 55, 79, 87, 152, 171.
- Choléra—Procession du Saint-Sacrement chez les Musulmans (1877), 157 ;—Traitement de cette maladie (1886), 121.

Colombie Anglaise—(1878), 21 ; (1882), 208 ; (1888), 19.
Congo—(1881), 160.
Constantinople—Ravages des chrétientés d'Orient (1877), 231.
Corée—Captivité et délivrance de Mgr Ridel (1879), 152, 195 ; (1880),
14 ; — Lettres des missionnaires (1880), 99, 265 ; (1881), 42 ;
(1882), 179 ; (1884), 47 ; (1888), 171.
Côte-des-Esclaves (Afrique)—(1883, 54, 87.

Dakota et Minnesota (Etats-Unis)—(1878), 200
Deux-Guinées (Afrique)—(1881), 174, 217 ; (1883), 95,

Ecoles du Nord-Ouest—(1884), 281 ; (1885), 84.
Esclavage africain, [1888], 218, 238.
Etats-Unis—Œuvre du Bureau Indien (1878), 195, 222, 223 ; (1881),
191 ; — Découverte des restes d'un missionnaire (1882), 192 ;
— Agence du Lac-au-Diable (1884), 99.
Fleureau—Lettre de M. Fleureau, [1888], 246.

Gaspésie.—Avant 1800 (1879), 125, 237.
Golfe Saint-Laurent (Préfecture-Apostolique)—(1883), 16, 22, 24, 171 ;
(1884), 66 ; (1887), 200.

Ile-à-la-Crosse (Nord-Ouest)—(1877), 201 ; (1884), 167, 195 (1885), 195.
Ile de Vancouver—(1878), 11 ; (1882), 258.
Inde—Ravages de la famine (1878), 143.

Japon méridional (1883), 81 ; — Souvenirs du Japon (1885), 191 ; —
Japon septentrional (1886), 278.
Jaricot (Marie-Pauline)—Notice biographique (1886), 153.

Kabylie—Œuvre des missionnaires d'Alger (1880), 189.

Labrador—Missions de Mgr Guay (1882), 23 ; — Récit [d'une sau-
gesse (1882), 75 ; — Une famine (1882), 287 ; — Préfecture
apostolique (1883), 16, 22, 24, 171 ; (1884), 66 ; (1887), 200.
Lac St-Jean—Mission des Montagnais (1877), 24 ; (1880), 144 ; (1887),
195 ; — Scint-Prime (1881), 172.
Lavigerie [S. E. le Cardinal]—Esclavage africain, [1888], 218, 238.

Légendes—Américaines (1880), 33.
Léon XIII.—Encyclique en faveur de la Propagation de la foi (1881),
195 ;—Audience d'un missionnaire (1881), 241.
Léproserie—A Tracadie, N. B. (1877), 129, 163.
Livinhac—Lettre de Mgr Livinhac, [1888], 257.

Madagascar—Conversion d'un ministre protestant (1881), 186.
Mailloux (M. Alexis, V. G.)—Notice biographique (1877), 170.
Mantawa (Montréal)—(1878), 13.
Micmacs—De Ristigouche, Rimouski—(1880), 232 ; (1881), 239 ;
(1886), 176.
Montagnais—Du Lac St-Jean (1877), 24 ; (1880), 144 ; (1887), 195.
Montagnes Rocheuses—(1878), 215 ; (1879), 99.
Montréal—Départ de missionnaires (1878), 251 ; (1884), 188, (1888),
94 ;—Monastère du Carmel (1880), 251.
Musulmans—Procession du Saint-Sacrement (1877), 157.

Naskapis—Sauvages du Labrador (1878), 111 ; (1879), 14 ; (1880),
128 ; (1882), 235 ;—Deux enfants sauvages, récit (1882), 235.
Natal (Afrique)—(1881), 261, 268.
Nébraska (États-Unis)—(1881), 17.
Noces d'or de Sœur St-Joseph, [1888], 200.
Notices biographiques—Le Rév. P. Reboul, O. M. I., (1877), 83 ;—
Abraham Wikaskokiseyin (1877), 115 ;—M. Alexis Mailloux
V. G. (1877), 170 ;—Pie IX (1878), 65 ;—Le Rév. Père Bou-
chard, M. A. (1881), 48 ; (1882), 212 ;—Antonio, le précur-
seur des missionnaires sur la Côte-des-Esclaves (1883), 47 ;
—Le Rév. Père Marie-Théodore Ratisbonne (1884), 145 ;—
Le Rév. Père Marie-Alphonse Ratisbonne (1884), 286 ;
(1885), 17, 30 ;—Pauline-Marie Jaricot (1886), 153 ;—Dom
Bosco (1888), 117, 119, 124.
Notre-Dame-de-Batiscan (Québec)—(1877), 224.
Notre-Dame-de-Lourdes (Québec)—(1878), 136.
Nouvelle-Guinée—(1886), 90.

Océanie—Histoire d'une colonie chrétienne—(1878), 55, 161, 253 ;—
La légende des âmes (1881) ; 131 ;—Lettre d'un mission-
naire (1881), 253.
Orégon—(1877), 35 ; (1878), 213 ; (1879), 279 ; (1884), 69.
Ottawa—Mgr d'Ottawa dans les missions sauvages (1882), 45, 109, 195.

Patagonie—Projet d'évangélisation (1877), 39.
Pie IX—sa vie et sa mort (1878), 65.
Pondichery—1881, 246.
Propagande—Spoliation des biens de cette congrégation (1884), 133.

- Ratisbonne (R. P. Marie-Théodore)—Notice biographique (1844), 145.
Ratisbonne (R. P. Marie-Alphonse)—Notice biographique (1844), 286 ; (1885), 17, 30.
Reboul (Le Rév. Père)—Notice biographique (1877), 83.
Récits—Beaux exemples [1877], 77 ;—Légendes américaines [1880], 33 ;—Persécution de sept ans [1880], 169, 195 ;—Récit d'une sauvagesse [1882], 75 ;—Deux enfants sauvages [1882], 96 ;—Mousaiah [1882], 278 ;—Fouray-Pondoo [1882], 283 ;—Une famine [1882], 287 ;—Antonio [1883], 87 ;—La grande Rose, etc. [1884], 83 ;—Mort d'un jeune Tahitien [1884], 95 ;—Suéma [1887], 61, 99 ;—La prière du soir en famille [1888], 144.
Rimouski—Missions du diocèse [1880], 155, 163, 232, 234 ; [1881], 60, 121, 203, 238 ; [1882], 25, 28, 99 ; [1886], 176.
Rivière-Rouge [Nord-Ouest]—[1878], 122.
Rome—Pèlerinage Italien [1877], 72 ;—Encyclique en faveur de la Propagation de la Foi [1881], 195.
Roumélie—[1880], 288.
Russie—Histoire d'une persécution [1880], 169, 195.
-

- Sahara et Soudan—Massacre de missionnaires [1882], 159.
Saint-Albert [Diocèse]—[1878], 26 ; [1885], 280.
Saints-Anges-de-Beauce—[1877], 229.
Saint-Eleuthère [Québec]—[Québec]—[1877], 227.
Saint-Léon [Québec]—1877], 219.
Saint-Prime [Lac St-Jean]—[1881], 172.
Sénégal—[1881], 166.
Sept-Grans [Québec]—[1877], 109.
Sierra-Léone [Afrique]—[1882], 267.
-

- Tadoussac—[1877], 120 ; [1881], 208.
Taschereau [S. E. le Cardinal]—Sa nomination, etc. [1886], 195.
Témiskamingue—Missions des Têtes-de-Boule, etc., [1879], 111, 113 ; [1880], 220 ; [1882], 20, 45, 109, 195 ; [1888], 110.
Terre-Neuve—Préfecture de Saint-Georges [1877], 91.
Terre-Sainte—(1879), 37 ; (1884), 145, 152, 286 ; (1885), 17, 30 ; (1887), 83, 95, 128.
Têtes-de-Boule—Sauvages du St-Maurice (1879), 111, 113 ; (1880), 220 ; (1882), 20, 45, 109, 195 ; (1888), 110.
Thibet—(1881), 71.
Tracadie (N. B.)—La léprosie (1877), 129, 163.
-

- Zanguebar (Afrique)—(1883), 38.